

*Marie*

Edmond PICARD

Quarante-Huit Heures  
DE PISTOLE



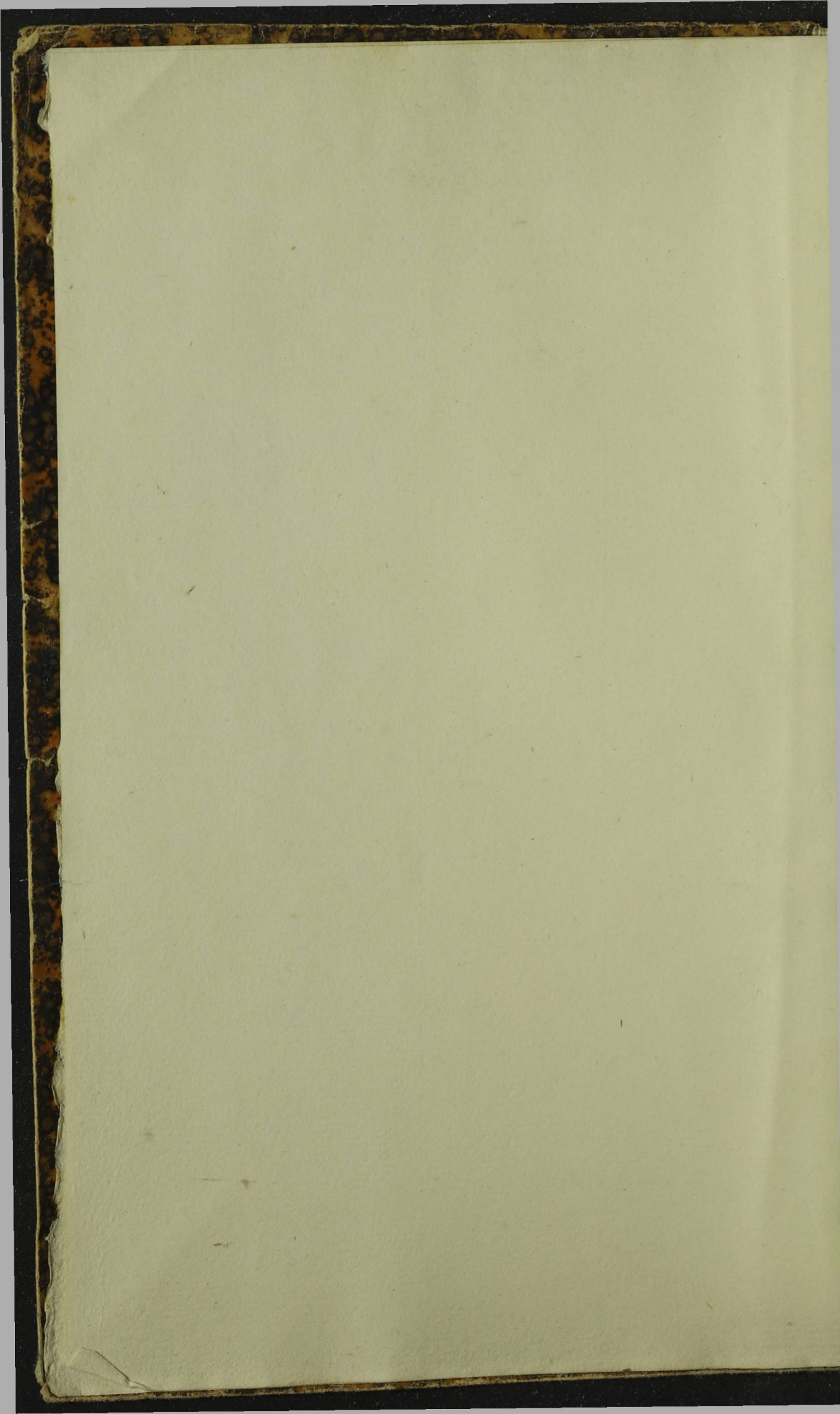
M. de Burlet Verhaegen

livre de lecture à l'usage  
du Ministère de l'Intérieur  
1891 (?)



NCA 13811





QUARANTE-HUIT HEURES DE PISTOLE





AVENTURES DE POLITIQUE

ET DE BARREAU

---

QUARANTE-HUIT HEURES DE PISTOLE

---

CONTE MORAL



BRUXELLES

V° FERDINAND LARCIER, ÉDITEUR  
22, RUE DES MINIMES, 22

1893

EXHIBITS OF THE

STATE OF NEW YORK

IN SENATE

1864

# QUARANTE-HUIT HEURES DE PISTOLE

---

## CONTE MORAL

---

Il y en a, comme ça, qui n'ont pas de chance : On ne les arrête pas !

Me voici donc « rendu à la sainte liberté », ô Monsieur Prud'homme ! Elle est supprimée la paix blanche et un peu fade de la cellule où l'on se sent tantôt moine, tantôt étudiant. Me voici livré de nouveau aux infinis picotements de la vie active, l'aimable vie active, en société. Collectionneur insatiable de sensations nouvelles, je reviens ma besace pleine par devant, pleine par derrière, pleine depuis l'imprévu piquant d'une visite, à l'aube, du magistrat et de ses policiers, jusqu'aux contacts délicats avec le juge d'instruction à titre d'inculpé. J'ai vu, enfin, les cachots et les porte-clefs « ailleurs que parmi l'azur de mes rêves ! »

Et maintenant que je suis hors de cage, j'ai comme un regret de cette existence qui s'aplanissait « telle

qu'un canal d'eau tiède », de cette ritournelle de petites occupations mécaniques et lénifiantes, loin du bruit, loin du tumulte des hommes, qui fut tant aimée par les grands dévoués quand elle correspondait à un vrai sacrifice, et qui laisse peu à peu place entière aux pensers forts dont je voudrais toujours mon esprit fréquenté.

Je veux raconter cette algarade, assurément curieuse et édifiante, parce que d'elle émanent des enseignements divers. Ce fut si bien un surextrait symbolique de notre vie sociale belge ! Bourgeoises sottises, doctrinaires terreurs, puérités gonflées en aérostats, basses espérances, mirifiques déceptions. Des individus y donnèrent leur stature, des idées y révélèrent leur mesure. Et l'âme humaine, quand elle entrouvrit ses pétales, comme d'ordinaire n'apparut point belle et n'exhala point des odeurs suaves.

Qui, des événements particuliers, ne sait pas faire saillir des vues générales et des enseignements, n'est pas digne de jouer un rôle sur le théâtre de la vie. Il fait banqueroute aux aventures. Il est inapte à comprendre que dans notre passagère existence, comme dans les voyages, les heures dont on se souvient avec le plus d'épanouissement, sont les heures difficiles ou terribles. Oh ! le bonheur de pouvoir dire : J'étais à telle tempête, j'échappai à tel naufrage, je combattis à tel combat, je fus enchevêtré dans telle catastrophe !

\*  
\* \*

Cette affaire remonte loin dans ses causes. Elle est un courant formé de mille ruisselets dont les sources sont aux premiers jours de ma lutte contre le Doctrinarisme. Et vraiment je puis me réjouir de l'occasion que me fournit mon récent déboire pour exposer en son ensemble, déjà à demi embrumé par les ans, cette longue et acharnée campagne qui m'a valu tant d'irrémissibles rancunes et qui, heureusement, s'achève par l'écrasement de l'ennemi.

Ecoutez donc cette histoire, hommes mûrs qui aimez à retrouver le passé; écoutez cette histoire, jeunes gens qui ignorez votre avenir de luttés.

C'était en 1865, année de bons vins. Nous étions quelques jeunes nous essayant à la vie politique, et parmi eux des hommes qui, tels que les figures dans les parties de cartes, ont, depuis, incessamment reparu et fixé l'attention. Nous avions, sans en prévoir l'immense extension future à laquelle assiste, vibrante, et participe la jeunesse d'aujourd'hui, l'intuition de la Question sociale et de la Démocratie ouvrière. Ces problèmes, vastes et mystérieux comme des mondes à découvrir, nous séduisaient d'instinct. Et vraiment qui verrait nos photographies d'alors, juvéniles et bien campées, aux droits et clairs visages, aux curieux et énergiques regards, si différentes, hélas! de nos per-

sonnalités et de nos intellectualités vieilles, saisisrait promptement l'intime rapport qu'il devait y avoir entre ces éphèbes de belle mine et les aspirations généreuses qu'ils prétendaient apostoliser.

A cette époque le Doctinaire florissait sans partage. Il ne connaissait pas encore le tracas d'être la cible de toutes les flèches. Dans les fonctions publiques, dans les positions sociales, dans l'industrie, dans les arts, dans les lois, il parlait en maître et jouissait en paix. Ce qu'il était, ce qu'il avait su acquérir, était posé en modèle classique, et donné comme le desideratum de toute activité, à quiconque débutait dans la vie et rêvait d'avenir. Sa fortune, ses mandats politiques, ses décorations et ses honneurs, son hôtel à la ville et son château à la campagne, le riche mariage qu'il avait fait, son mobilier, son argenterie, les toilettes de sa femme, ses voitures, et jusqu'à son visage bien nourri, glabre ou ailé de côtelettes soigneusement tondues et ratissées, apparaissaient comme le *nec plus ultra* du bonheur et de la considération terrestre. Les parents le proposaient en exemple dans sa personne et dans ses biens, et d'innombrables imitateurs s'efforçaient à lui ressembler, ne fut-ce que par son toupet de fer blanc ou sa haute cravate à la Guizot.

Or, à cette époque, les nouveaux venus dont je parlais tantôt, sans qu'on puisse dire où ils avaient puisé cette Jouvence car tous étaient de souche bourgeoise,

avaient l'horreur de ce type de repu et de satisfait. Le mot DOCTRINAIRE résumait et symbolisait pour eux les vues mesquines et intéressées sur toutes choses, le mépris des déshérités, l'orgueil de l'argent, l'égoïsme autoritaire, la volonté de ne rien changer à un état de choses qui donnait aux uns de si belles prébendes en laissant l'immense majorité du Pays en proie aux cruautés d'un travail excessif et mal rétribué.

Dans un jour d'aventure (car, pour le temps, c'était une aventure) ils fondèrent un journal : *La Liberté*, qui ne dura guère que deux années, mais dont le souvenir est périodiquement invoqué, tant il y fut déposé, sans compter, par ces jeunes cœurs servis par des plumes acérées, d'idées neuves en avance sur l'heure commune, de théories hardies qui plus tard devaient devenir la réalité. Et ce qui domine dans les polémiques ardentes qu'alors ils menèrent en charge, ce fut l'anti-doctrinarisme !

Quand, dans quelques rares moments de loisir, je feuillète cet assemblage de pages fragiles, conservées comme des souvenirs fanés, à la douceur de retrouver ces restes de belles fleurs d'aurore, se mêle cuisante l'amertume de tant de changements et d'amoindrissements survenus chez ceux qui, alors, cultivaient avec moi ces brillants parterres.

L'anti-doctrinarisme ! Il était, en quelque sorte, la force intime, l'énergie partout pénétrante, qui vivi-

fait *La Liberté*. Les pontifes, jusqu'alors respectés comme des idoles, furent sacrilègement discutés. Tel qui se croyait pour jamais en possession de la vénération publique commença, à sa stupéfaction profonde, à recevoir des pommes cuites. Il n'est pas possible de signaler tous les articles, qui, pareils à des javelots, allèrent s'enfoncer frémissants dans le cuir, pourtant épais, des pachydermes en vue. Vraiment, on oubliait qu'on avait affaire à des personnages considérables! Ce fut un bouleversement! et la Doctrine comprit que l'heure des molestations et des afflictions avait sonné pour elle.

\*  
\* \*  
\*

*La Liberté*, dont le premier numéro est du 12 mars 1865, publia son dernier le 30 juin 1867.

Il est vrai qu'elle renaquit immédiatement comme organe socialiste avec un personnel nouveau.

L'ancien groupe, qui représentait alors ce qu'on nommait le Libéralisme avancé, quoique n'ayant plus d'organe commun, resta, quelques années, étroitement uni dans sa foi politique. Il semblait que ses membres dussent continuer, leur vie entière, le combat contre le Doctrinarisme. Ils avaient, dès cette époque, suscité contre eux les haines qui semblent le meilleur viatique des convictions sincères et qui, par les dangers incessants qu'elles font surgir, donnent



à la fois la prudence et la force. Ils apparaissaient redoutables et plusieurs disaient qu'ils deviendraient invincibles. Ils avaient l'intelligence, la science, un insatiable appétit de travail, et cette belle maturité des trente ans faite de la fougue encore bouillonnante de la jeunesse et des passions plus réfléchies de l'âge viril.

On vit s'affirmer leur union, leur indépendance, leurs sympathies pour la classe ouvrière, leurs antipathies pour le doctrinaire, dans une circonstance mémorable, souvent rappelée depuis, mais, hélas ! pour mettre en relief la palinodie de quelques-uns d'entr'eux, leur défection, leur trahison, s'il faut en croire ceux qui pensent qu'il n'y a pas de plus lamentable spectacle que l'abandon de ses opinions quand il n'est pas purifié et ennobli par le sacrifice des intérêts personnels.

Le 25 juillet 1870, à l'occasion d'une élection législative à Bruxelles, MM. Graux, Buls, Vanderkindere et Edmond Picard lancèrent un manifeste dans lequel il était dit :

« Nous croyons que l'époque n'est pas éloignée où il faudra trouver à tout prix une solution aux graves problèmes économiques qui soulèvent et tourmentent dans tous les pays la classe ouvrière.

» Les réformes politiques, en appelant tous les citoyens à l'examen commun, loyal et pacifique de ces

grandes questions, peuvent seules préserver la société des plus redoutables catastrophes. Il faut donc accomplir ces réformes sans retard. Il faut rompre absolument avec cette vieille politique immobile et doctrinaire qui nous a isolés du mouvement européen. Cette rupture a été notre premier acte dans la vie politique.

» Sur nos principes, nous ne comprenons, nous n'acceptons aucun compromis. Toutes les réformes qu'un nouveau programme sans sincérité et sans prévision annonce au parti libéral dans des formules qui se neutralisent, et qui, sous prétexte de transaction, n'apportent que des déceptions à tous les partis, nous les voulons immédiates et complètes.

» On demande une extension du droit de suffrage par la substitution au cens d'une capacité qu'on ne définit pas. Nous voulons la revision immédiate de l'art. 47 de la Constitution et l'adjonction au corps électoral d'une partie considérable de la classe ouvrière. Ici comme ailleurs il faut préparer largement les voies du Suffrage Universel. »

On le voit, ce document, en sa nette et vive allure, visait les deux idées maîtresses qui, jusque-là, avaient fixé l'orientation politique des quatre amis inséparables : la Réforme ouvrière, qui était le but, le Doctrinarisme qui était l'obstacle. Démolir l'un, ériger l'autre, résumait leur foi. Le moyen qu'ils préconisaient

était le Suffrage Universel, par la Revision constitutionnelle immédiate.

Oui, cette Revision à peine obtenue ces jours-ci, ils la demandaient immédiate, il y a vingt-trois ans, ces téméraires précurseurs !

Puisqu'ils devançaient leur temps, ils devaient échouer. Ils échouèrent.

Mais alors se produisit insensiblement un désolant phénomène. Leur groupe s'entr'ouvrit comme un faisceau dont les liens se rompent. Trois d'entre eux passèrent à l'ennemi. Sans qu'on s'en doutât, sans qu'on l'eût pu voir, sans qu'eux-mêmes soupçonnassent la maladie, il y avait des ferments qui, étrange et triste phénomène, agissant lentement mais d'une action impitoyable, ont renversé sens dessus dessous leur psychologie, au point qu'ils sont présentement des doctrinaires irréprochables et que leur âge mûr regarde leur jeunesse en ennemie et ne la reconnaît plus.

Par quelle ténébreuse alchimie des transformations aussi radicales s'opèrent-elles ? Est-ce l'effet des relations mondaines et des transactions qu'elles imposent, de la fréquentation de ces milieux artificiels où règne le convenu et où le grand mérite est d'être *conforme* depuis le faux-col et la coupe du pantalon jusqu'aux opinions politiques ? Comme je l'écrivais ailleurs, n'est-il pas plus vrai de dire qu'aux âges successifs de la vie, à ces étapes si marquées, aux chemins si brus-

quement tournants de son apparente unité, d'autres et d'autres hommes apparaissent en nous, DES INCONNUS ! sortant de la nuit, anges du bien, anges du mal, que nous regardons, car il n'y a de vraiment permanent en nous que cette conscience, inerte et contemplative, à la fois spectatrice et juge, spectatrice émue, car elle s'étonne, s'inquiète, se réjouit, s'afflige au spectacle de la représentation ininterrompue que jouent ces acteurs mystérieux d'une comico-tragédie qui est la vie de chacun. *Homo multiplex* ! assujetti à une force mystérieuse qui a les mains sur le clavier du destin, amenant successivement sur le théâtre de notre intimité, et faisant disparaître, les marionnettes terribles qui exécutent la pièce de notre vie ?

\*  
\* \*

Ces détails semblent éloignés de mon sujet. En vérité ses racines y plongent. Dans leur suggestif ensemble, ils expliquent comment, peu à peu, les rancunes doctrinaires se sont accumulées sur un seul, celui que rien ne pût déterminer à l'infidélité, rancunes accrues de tout le fiel que les renégats distillent contre ceux dont l'inébranlable constance est devenue pour eux le plus flagellant des reproches.

Et ces rancunes, toujours augmentantes, ont fini par créer autour de cet adversaire unique une ambiance chargée de toutes les électricités de l'envie et de la

haine, agissant même sur ceux dont les actions, au miroir de leur conscience, apparaissent justifiées par de légitimes mobiles.

Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur repentant que pour dix justes. Le Doctrinarisme le prouva à MM. Graux, Buls et Vanderkindere en leur faisant large part dans la distribution des gâteaux qu'on cuit à son four. Mais que penser de leur compagnon, l'opiniâtre, le relaps, l'incorrigible. *Perseverare diabolicum?*

Je fus ce diabolique personnage. Au fur et à mesure que les autres pénétraient plus avant dans les jardins de la grâce, je m'enfonçai farouche dans les ténèbres de l'opposition, dans l'océan noir des prédilections socialistes et ouvrières, avec cette manie incessamment plus obstinée de croire que le Doctrinarisme était le grand obstacle. Dans ma vie judiciaire qui m'absorba pendant quelques années, dans ma vie politique, dans mes discours, dans mes écrits de Droit ou d'Art, constamment, je signalais cet ennemi et prêchais la croisade. J'y mettais la persistance, presque malade, d'un fanatique, je l'attachais à mon nom comme une popularité. Doctrinaire exprimait pour moi une façon égoïste et basse de penser, de vouloir, d'agir : *cognescere, volere, agere serviliter*. Et comme rien ne me paraissait pouvoir grandir, dans le siècle nouveau qui s'ouvrait, sans dévouement, sans sacrifice, sans

enthousiasme, être doctrinaire, était, à mes yeux, être réprouvé.

Ah! comme on me le rendait! Ah! comme on me l'a rendu.

J'avais pris pour devise : Qu'est-ce qu'une belle vie? Les convictions de la jeunesse réalisées dans l'âge mûr. Et j'avais ajouté : L'homme ne peut prétendre à quelque droiture et à quelque dignité qu'à la condition de ne désertier jamais les opinions qu'il s'est formées la première fois qu'il a été en âge d'en avoir et d'en exprimer.

Survint la période d'extraordinaire agitation électorale de 1882, 1883, 1884. Trois fois j'y fus candidat, non pas pour réussir, mais pour combattre, pour avoir occasion de dire ce que je croyais l'essentiel et surtout, œuvre dans laquelle je réussis, dont je fais ma gloire et qui est restée mon crime irrémissible, pour abattre le gouvernement doctrinaire.

J'ai laissé comme témoignage de mes luttes ardues pendant ces jours si vivants, deux livres : *l'Histoire du Suffrage censitaire en Belgique* et les *Grelots progressistes*. Ils en fixent le diapason, ils expliquent les rancunes qui, depuis, m'ont poursuivi sans réussir à me supprimer. Car je puis dire, railleur, à ceux qui plus d'une fois déjà l'ont essayé et l'ont espéré : Les gens que vous tuez se portent assez bien!

Je voulais, ainsi que je le répétai publiquement le 10 mai 1884 « la revision de l'art. 47 de la Constitution et le Suffrage Universel afin que toutes les classes fussent représentées au Parlement, seul moyen de mettre un terme à l'accaparement des droits et des richesses par l'oligarchie doctrinaire. » Je disais « qu'il fallait monter à l'assaut du Doctrinarisme, qu'il fallait rompre avec les hommes néfastes qui entravaient notre évolution nationale. » Et je résumai la physiologie du Doctrinaire en cette formule devenue populaire : Il affame ou il diffame, il déshonore ou il destitue, il corrompt ou il écrase. Je criai : LE DOCTRINAIRE, VOILA L'ENNEMI !

Par centaines volèrent les articles, les discours, les mots barbelés, multipliant les blessures, envenimant les colères, exaspérant les adversaires, épaississant autour de moi une atmosphère d'hostilité implacable.

Souffrez que moi-même je le dise, car après dix ans on regarde son passé comme un frère aîné, et presque comme un mort.

Ah ! si vous les lisiez, ils vous expliqueraient comment je suis de ceux à qui on ne pardonne pas, et qu'on attend toujours aux carrefours où on espère les égorger !

\*  
\* \*

Or, c'est dans la longue trainée des cuisants souvenirs laissés à mes ennemis par ces campagnes, que

j'entrai à nouveau dans le bal quand renaquit la question de la Revision.

Je ne pris point part d'abord à la lutte quotidienne. Une très ardente jeunesse, à la tête de laquelle était Emile Vandervelde, y faisait le service des avant-postes. O j'ai toujours été d'opinion qu'il ne faut pas que les mêmes hommes durent trop; ils portent avec eux les tares de leur âge et les nouveaux venus valent mieux que nous, déjà par cela seul qu'ils viennent après nous. Je me bornai à publier dans le *Journal des Tribunaux* des articles d'énergique allure : *A la Bataille*, — *le Marchandage universel*, — *Forces perdues*, — *le Principe de la Justice*, — *le Bilan du Suffrage censitaire*, — *le 1<sup>er</sup> Mai ouvrier*, — *les Prétendus dangers du S. U.*, — *la Propagande par l'Action*, — *les Crimes contre les Masses*, — et aussi la *POUSSÉE NÉCESSAIRE*, paru le 14 avril 1892, juste un an avant le vote de ces jours derniers, dans lequel je disais :

« La poussée viendra du dehors, formidable ! Comme toujours, au dehors seront les puissants qui auront sur les événements l'influence décisive. Il faut donc la poussée, la poussée, la poussée ! Elle est le programme du Parti ouvrier. Les vieux partis sont et resteront stériles, parce que, servis par une législation de soixante ans, fonctionnant à leur profit exclusif, ils ont obtenu tout ce qu'ils désirent, tout, tout jusqu'à saturation et que n'importe quelle réforme ne peut



avoir pour objectif et résultat que de leur arracher quelque chose de ce qu'ils ont. Mutilation ou suicide, voilà ce qu'on leur demande. Aussi résisteront-ils avec frénésie. C'est au Peuple à faire entendre sa voix puissante et à formuler plus hautement que jamais ces revendications qui ont dès maintenant de l'écho dans tant de cœurs épris de justice et devenus ainsi complices, même contre eux, de la grande œuvre qui se prépare. C'est au Peuple, c'est à la multitude des non-censitaires dédaignés et opprimés qu'on se prépare à jouer de nouveau, à se dresser pour convertir, rien que par son attitude, ces obstinés, qui s'imaginent qu'une Chambre législative est libre de faire ce qu'elle veut alors qu'elle ne saurait échapper aux suggestions de l'ambiance et à l'hypnotisme dominateur d'une nation qui en a assez de l'égoïsme et de l'iniquité du pays légal. »

Et je disais incessamment, opiniâtrement, même dans les plus mauvais jours de recul ou de lassitude, je disais avec une foi inébranlable : nous aurons le Suffrage Universel ! nous l'aurons ! Un peu déchiré, écorné peut-être par le passage à travers les épineux obstacles qu'on dresse sur sa route, mais nous l'aurons !

\*  
\* \*

Le soir même du jour où la Chambre censitaire, ne parvenant pas à évacuer une loi électorale nouvelle,

donna une lamentable preuve de son impuissance ou de sa constipation, double maladie usuelle aux cacochymes, la Poussée du dehors s'inaugura. Cette fleur exotique et terrible monta brusquement en tige, prête à éclater avec un bruit de canon. Ceux qu'on qualifie les chefs du Parti ouvrier n'eurent pas besoin de se livrer pour cela à des incantations magiques. Tout était prêt dans les âmes. La longue patience trompée, les légitimes espérances humiliées, le sentiment du Droit joué, l'indignation contre un aussi patent mauvais vouloir et une telle inconscience des invincibles besoins moraux d'une classe opprimée depuis soixante ans, avaient accumulé les substances incendiaires et les passions explosives. Jeter une allumette, faire agir un percuteur, suffisait. Il ne s'agissait pas de fouetter les chevaux d'Achille, c'était assez de leur rendre la main.

Le Conseil général du Parti ouvrier rendit la main et l'attelage partit. Ah ! je sais qu'il est des politiciens de cabinet qui ont écrit que c'était dangereux et que ce fut inutile. Laissons à ces raisonneurs, à ces calculateurs, l'illusion que leur froide tactique, où le soin de l'ambition personnelle apaise incessamment les élans du Démocrate, est la seule qui soit louable. Ils ressemblent aux nageurs que les flots furieux poussent au rivage et qui croient que ce sont eux qui domptent les flots. Sans la poussée populaire ils seraient encore

à filer stérilement le macaroni de leurs articles. Souvenons-nous en puisqu'une immense mobilisation des forces ouvrières vient de révéler ce qu'est cette armée et que, assurément, tôt ou tard et pour de nouvelles conquêtes, la démonstration sera à refaire.

Le mouvement revêtit deux formes : la Grève générale et l'Agitation légale par des cortèges et des meetings. La grève fut étonnante, telle qu'en aucun pays, en aucun temps on ne l'avait vue. Non pas que tous cessassent à la fois le travail. Mais partout, dans le pays entier, il y eut des travailleurs cessant. Des centres, des industries qui n'avaient jamais chômé, chômèrent. Et d'heure en heure la marée montait. C'était une grève en masse, entraînant des dizaines et des dizaines de milliers d'hommes, auréolés, invigorés, sacrés par la plus noble des forces sociales : la Justice !

Ceux à qui nos lois n'avaient donné aucun moyen d'exprimer leurs opinions par le vote, eurent, d'autre part, cette naturelle pensée de la manifester par l'usage de la liberté de circulation, de la liberté de s'assembler paisiblement et sans armes, de la liberté de discussion. C'est alors que l'incurable égoïsme de la bourgeoisie doctrinaire se révéla dans toute l'ampleur de sa sottise et de son inconscience de l'opinion.

A Bruxelles, les premiers cortèges avaient charrié dans leurs eaux quelques-uns de ces personnages qui,

depuis les révélations faites à Mons lors du procès du grand complot, peuvent être indifféremment considérés comme des agents provocateurs ou comme des amateurs de dévastation agissant pour leur agrément personnel. Quelques vitrines furent brisées à coups de boulons.

Ce fut le prétexte à mettre en œuvre le plus tyrannique, le plus stérile et le plus exaspérant système de répression policière qui soit entré dans le cerveau d'un chef de municipalité. Le Parti ouvrier avait protesté immédiatement et énergiquement contre les voies de fait de ces passants inconnus et suspects. Il avait recommandé la fermeté dans le calme. Il fallait se réunir, marcher nombreux, chanter, mais respecter la légalité. Il dénonçait les provocateurs comme les plus dangereux ennemis du mouvement. Il faisait remarquer qu'ils s'attaquaient aux propriétés de partisans avérés de la Démocratie, ce qui attestait leur ignorance de celle-ci, et partant la suspicion dont il fallait les frapper. Il semblait donc, étant données l'admirable discipline des masses et leur confiance dans les chefs, qu'on eut pu tout au moins attendre, pour sévir par la force et la violence, des manifestations nettement destructives, vraiment redoutables, vraiment illégales.

Il n'en fut rien. Bruxelles avait à sa tête un homme assurément intelligent, dévoué, courageux, épris

d'art et pétri de bonne volonté, mais inconscient de l'état des esprits et d'une intransigeance d'idées singulière. C'était un de ces collaborateurs de l'ancienne *Liberté*, un de ces signataires du manifeste de 1870, qui, par une rotation lente, étaient passés du monde de la Démocratie au monde du Bel-Air. Il y avait été enveloppé des flatteries et des caresses qui, si on a la faiblesse de les accepter, aboutissent fatalement à un asservissement par les relations plus complet que par les chaînes. On comptait sur lui. On lui avait persuadé, et peut-être que sa suffisance personnelle le lui avait persuadé elle-même, qu'il avait d'exceptionnelles qualités administratives et que notamment il possédait les dons du chef de police tacticien, cette dangereuse espèce de général hybride, dompteur d'émeute et rival des génies militaires.

Il s'appliqua à son rôle avec une conviction d'écolier faisant mouvoir sur le parquet d'une chambre de récréation des régiments de soldats de plomb. Il disposait de la garde civique, de la gendarmerie, des escouades de ses policiers. Il s'agissait de faire manœuvrer tout cela dans l'orgueil et la joie de se croire un grand capitaine, de donner des ordres : telle légion prendra position dans telle rue, telle autre occupera telle place ; là les sentinelles, ici les réserves, en tel endroit l'état-major. Oh ! la séduction de sauver la patrie et l'ordre, de se croire un peu Moltke au risque

de ne paraître que don Quichotte, d'être l'inventeur d'une théorie pour la défense et l'attaque des quartiers, d'avoir sous les yeux un plan de ville où l'on pique des épingles à têtes colorées, de se mettre en selle pour visiter des postes en bottes à l'écuyère, la cravache au poing, d'avoir des aides-de-camp et des ordonnances ! Soldats de plomb ! soldats de plomb ! et parfois aussi le claque de général avec panache, le tout en papier, dont l'enfant s'affuble, très glorieux.

Au début, la population bruxelloise subit flegmatiquement les effets de cette manie qui semblait assez innocente, et assista goguenarde et étonnée aux mouvements et aux précautions ordonnés par le Stratège. On sortit pour voir : cela paraissait amusant et spectaculaire. La foule augmenta. Le Bourgmestre eut complémentirement la fâcheuse idée d'empêcher cette foule d'être et imagina les procédés de dispersion par moulinets de sabre, galopades de gendarmes à cheval et irruptions frénétiques d'agents de police exaltés, qui resteront inoubliables et que j'ai nommés plaisamment les TRAVAUX PRÉPARATOIRES de la Revision.

J'y insiste, non point pour faire tort à un homme que sa manie guerrière a transformé en victime, mais dans une pensée de prévoyance. De pareilles conjonctures peuvent renaître. Nous ne sommes pas au bout des étapes par lesquelles doit passer l'émancipation

populaire. Il ne faut pas que les périls auxquels nous venons d'échapper soient de nouveau suscités. Il importe que la leçon donnée par les événements profite et qu'il n'y ait pas d'imitateur de cette stratégie brutale qui nous a mis à la veille d'une insurrection, qui a aussi, mal énorme, déposé dans les âmes ce besoin de représailles, mûrissant lentement et tôt ou tard éclatant, après la fermentation psychique, en excès qui stupéfient. Car rien ne se perd, surtout les meurtrissures faites au sentiment de justice.

L'heure est passée de parler de cela en *sesquipedalia verba*. Le calme revenu induit à quelque indulgence. Sur ce rythme adouci, mon confrère Léon De Lantsheere a croqué avec gaieté la physiologie du Policier tel que la fécondité municipale l'a engendré en cette semaine célèbre.

« A l'état normal, le policier est un père de famille, généralement honnête, souvent un ancien soldat, doué d'une certaine instruction et assujetti à une discipline fort rigoureuse. On peut le voir dans les rues circulant tranquillement, causant d'un air assez paternel avec les passants, ou regardant avec obstination les bouts de ses bottes. En temps de manifestation, il change du tout au tout. Quoiqu'il passe quelquefois plusieurs jours sans dormir plus de trois heures, il acquiert une vigueur herculéenne. Dès qu'il aperçoit un malheureux qui se promène, il se pré-

9  
cipite sur lui avec fureur, et le sabre en un instant. Si c'est un groupe paisible qui est signalé, le massacre devient général : les nez coupés et les oreilles arrachées volent à droite et à gauche, les crânes sont fendus en un clin d'œil, des flots de sang ruissellent. Tout différent du taureau furieux, qui ne s'exaspère qu'à la vue d'une loque rouge, le policier n'a besoin d'aucune loque rouge pour devenir enragé. Il se jette sans raison d'aucune sorte dans les pharmacies où l'on soigne les blessés et y fait un carnage horrible de bocaux et de bouteilles. Il envahit les cabarets où sont attablés de paisibles consommateurs, et là, coupe-choux en avant, il perfore tout ce qu'il peut atteindre ; cependant la foule se demande avec ahurissement à quoi sont dues de si inexplicables violences. »

De la modération, criait un chef de ces bachi-bouzouks... et soyez impitoyables ! Et, en effet, je les vis, ces modérés, se lancer, Vieille-Halle-aux-Blés, sur des curieux dont plusieurs revenaient des champs avec des bouquets d'anémones sauvages, ou de la pêche avec des gibecières pleines de goujons, et les traquer comme les chrétiens dans le Colysée aux jours noirs des persécutions Dioclétiennes. Si la Revision eût tardé un peu, nous arrivions au temps des hannetons : je me demande les affreux émeutiers qu'eussent paru être les chasseurs de Prinquères, avec leurs fusils de



bois et leurs cartouchières garnies de mastelles, et le massacre horrible qu'on en eût fait.

Vraiment il est très dangereux d'aimer à jouer au soldat. On devrait défendre ce jeu-là aux Édiles. C'est assez de leur permettre, comme distraction, le vélocipède.

Certes, ce Bourgmestre, si différent de l'homme distingué et mesuré qui lui sert de support, donnant au petit pied, à Bruxelles, en 1893, une quasi-représentation de la *Furie Espagnole* du seizième siècle à Anvers, était un curieux cas de pathologie politique. Mais sa stratégie policière ne pouvait pas plus arrêter le mouvement de l'opinion que les banderilleros et les picadores n'arrêtent le taureau en le lardant de leurs dards et de leurs lances. C'était un intermède agaçant, voilà tout. Le Parti ouvrier voulait continuer à *impressionner* la Constituante où un incorrigible groupe de gérontes se demandait encore comment, en obstructionnant, on pourrait faire tomber le Ministère, ce qui, pour ces grands esprits, si bien en accord avec les circonstances, était, en réalité, le seul intérêt qui méritât de les occuper. M. Woeste avait dit superbement : le Suffrage Universel n'est demandé que par quelques avocats ; M. Frère-Orban discutait quelles attitudes il fallait prendre pour rester plein de noblesse.

Un meeting fut résolu. Il s'agissait d'y donner une

forme nette et saisissante aux idées qui partout bourdonnaient et qui, dans le trouble universel des esprits, devenaient trop flottantes. Les masses ont besoin qu'à certains moments on se recueille pour elles. Il s'agit de grouper et de condenser leurs agitations. D'en montrer l'origine et le but. De dire où a eu lieu le départ, par où l'on marche, enfin de préparer l'arrivée. Quand ces résumés et ces indications ne remettent pas périodiquement les choses au point et les troupes au pas, les confusions et les débandades sont à craindre. Ce sont les tambours, qui faisant entendre leur rythme en tête d'un régiment en route, règlent de nouveau l'avancée normale et rétablissent l'ordre.

Je fus chargé du discours principal. Le thème était simple : c'était comme toujours la Poussée nécessaire. Des bruits couraient que la Revision serait encore différée. La Chambre ressemblait vraiment au condamné à mort qui, conduit à l'échafaud, arrête le cortège sous prétexte de révélations. Les politiciens voulaient encore se livrer au jeu des partis et à la tactique parlementaire. M. Frère-Orban menaçait, M. Woeste piaulait. Il fallait mettre un terme à cela par un coup d'épaule définitif. Il fallait dompter les derniers récalcitrants, poigner au ventre les réfractaires, les soumettre au régime pratiqué dans les jurys anglais où, s'il y a un dissident opiniâtre empêchant l'unanimité, on finit par le *passer à tabac* pour

le décider à se rallier. Il fallait que la Revision résultât sinon de l'accord patriotique, au moins de l'accord par la colique !

Empêché la veille à Bruxelles par la police qui avait induit le propriétaire de la salle du *Navalorama* à refuser son local, s'imaginant qu'en supprimant les paratonnerres on supprime les orages, le meeting eut lieu le lendemain à Saint-Gilles, à la *Cour Royale*, devant une assemblée considérable, et il restera célèbre.

L'effet fut énorme. Les orateurs avaient dégagé le péril de cette Constituante réduite à l'impuissance par une poignée d'obstinés et d'aveugles. Elle apparaissait bien désormais comme un cheval de tombereau qui ne veut plus tirer, se piète, se défend, se porte par à coups à droite, à gauche, et renacle. Son cocher le cingle, les passants poussent aux roues, on s'ameute, on crie, on s'irrite. L'animal ne bouge pas. Mais bientôt, au milieu du tumulte grandissant, un vague sentiment le prend qu'il faudra céder et l'épouvante commence à gagner sur l'entêtement. Brusquement, il part, l'encolure en avant, effrayé, énergique, comprenant que, sinon, c'est l'assommage. Et la foule entassée, marche avec lui, joyeuse, entraînée, puis se disperse, et le calme est partout pendant que l'attelage désensorcelé poursuit sa route.

Point à noter, pour ce qui me concerne, il y eut,

dans ce discours, un assaut spécial contre tout ce qui tenait au Doctrinarisme. Est-ce que ce brouillon allait recommencer? Le voilà qui apparaissait de nouveau le carquois plein et son cri de guerre aux dents : Le Doctrinaire, voilà l'ennemi ! Il avait appelé M. Woeste (l'homme n'était pas encore le vaincu de Pharsale qu'il apparaît aujourd'hui, humilié et déserté) une mouche charbonneuse qui se pose sur toute grande idée pour la corrompre. Il avait osé dire de M. Frère-Orban : Qu'on le mette au Panthéon et qu'on n'en parle plus ! Et le mot avait fait rire tout Bruxelles. Le dieu avait été outragé une fois de plus et la rage était au cœur des dévots de son culte.

Tombées dans l'exaltation des esprits, ces paroles, ces attaques nécessaires au bien commun, c'est-à-dire au vote de la Revision, avaient surexcité la peur, mais aussi la colère, du parti de la résistance et de l'obstructionnisme, qui s'obstinait à tenir fermées les soupapes au risque de tout faire sauter.

\*  
\* \*

Telles étaient les dispositions, quand le dimanche après midi, le Bourgmestre de Bruxelles, inconscient de son impopularité, se laissant aller au puéril désir d'affirmer sa confiance en ses procédés pour assurer le calme, ne soupçonnant pas que sa présence en public était un défi, fut victime, avenue Louise, d'un atten-

tat dont l'auteur est resté inconnu : une canne bourgeoise, une canne d'ébène à crosse d'argent lui fut cassée sur la tête, au milieu des promeneurs excités.

Certes de la meilleure foi du monde, et alors que la violence de la crise politique ne laissait de sang-froid à personne, le ridicule de rattacher ce fait déplorable à un alinéa d'un compte-rendu inexact de mon discours de la veille, n'eut pu apparaître. J'avais, en plaisantant et au milieu des rires de l'auditoire, mis en scène les pauvres gardes civiques arrachés à leurs affaires, les policiers privés de sommeil, les gendarmes fourbus, exaspérés de tant de consignes maladroitement, allant, clopin-clopant et courbaturés, par l'avenue Louise, en cortège d'éclopés, chez le bourgmestre, pour lui chanter pouille. Mais les adversaires que je venais de piquer aux endroits sensibles ne pensèrent pas à contrôler cet entrefilet. Ils le tinrent d'emblée pour vérité et s'écrièrent : Voilà le provocateur ! Je le confesse galamment, cette supposition, étant donnée l'ambiance, pouvait venir à un esprit, même loyal, pourvu qu'il fût enragé contre moi et inconsciemment désireux de m'abattre.

Chose singulière. Peu d'instants avant l'attentat, je passais à l'endroit où il allait se commettre. Je revenais, avec un ami, d'une longue promenade à pied à travers les côteaux charmants et les vallons ruisse-

lants de Buysingen, de Tourneppe, de Beersel et de Linkebeek. J'étais vêtu d'un complet en flanelle bleue coiffé d'un chapeau melon, et j'avais aux pieds des souliers de roulier souillés par la poussière de ce sec avril, ce qui me donnait un air démocrate, surtout au milieu de la foule élégante d'un retour de courses. Supposez que j'eusse été sur le lieu au moment du fait : assurément c'eût été exprès, pour présider. Mon complet bleu a bien été pris pour une blouse par un de nos clairvoyants députés, qui vit aussi un emblème anarchique dans le foulard écarlate dont j'orne la pochette gauche de mes jaquettes et de mes redingotes, ne voulant pas, alors que j'ai refusé les décorations qui m'ont été offertes (mauvaise opiniâtreté dans une boutade de jeunesse), que le noir de mes vêtements fut privé du joli effet de la couleur rouge. Supposez que voyant attaquer Karl Buls, mon ami, je me fusse précipité à son secours, ayant puisé dans la lecture de l'Iliade la mauvaise habitude de vouloir tomber avec les miens plutôt que de décamper aux moments critiques. J'avais ma canne d'entraînement, du poids de quatre livres. Ah ! mes frères, j'étais perdu ! les preuves que j'avais tout préparé et que je voulais opérer moi-même étaient tout simplement écrasantes. Comme je dois bénir mon saint patron ; où plutôt la bonne déesse démocratique si favorable à ses enfants depuis quelque temps !

\*  
\* \*

La principale machine de guerre que les deux clans réactionnaires unis poussaient contre le Cabinet, c'était l'intimidation de la rue, « le chantage politique », comme on le criait, confondant la légitime influence de l'opinion soulevée avec la violence, et oubliant que le plus élémentaire devoir des représentants du peuple est d'écouter celui-ci et de subir ses ordres quand il les intime avec une universalité qui leur donne vraiment l'allure d'un commandement venant du Souverain. En vain des députés, pareils aux domestiques qui médisent de leurs maîtres, ont appelé le Peuple de la racaille et des barbares. Un jour luit, où il faut obéir sous peine d'être bâtonné ou jeté à la porte. Ils le savaient, mais ils prenaient des poses : « Nous ne voulons pas délibérer pendant qu'on nous violente », disait la minorité doctrinaire libérale et cléricale, « et tant que la violence durera nous refuserons de voter ».

Des mots ! des mots ! des mots ! Ils savaient qu'ils voteraient si la poussée du dehors continuait. Ils y étaient maintenant résignés, car vraiment on sentait dans l'atmosphère la grande vibration qui fait sentir les révolutions. Mais ils voulaient se donner une contenance et peut-être essayer une dernière fois de jeter le Ministère à bas pour tenter à sa place la réforme inévitable.

Le Gouvernement eut la bêtise de prendre au sérieux ces clameurs de poltrons criant pour se donner du courage. Et s'imaginant, invraisemblable et pourtant réelle inconscience de l'état des esprits, que la formidable agitation qui fermentait dans le pays entier était due à quelques hommes (la vieille et sottie théorie des meneurs qui font tout et sans qui il n'y aurait rien), il pensa à arrêter partout les chefs, quoique ce fut absolument aussi à propos que de supprimer les timoniers sur les navires pendant la tempête ou les mécaniciens sur les locomotives des trains marchant 80 kilomètres à l'heure.

Les Parquets à qui, vu la communauté de tendances, la même pensée avait pu venir (car on ne sait qui peut revendiquer la priorité de ce coup d'État minuscule), durent trouver l'avis fort bon, car eux aussi, mainte circonstance l'a prouvé, se refusent à croire aux mouvements populaires qui montent invincibles comme des marées ou qui ont la puissance des éruptions volcaniques. Leurs connaissances historiques ne vont pas au delà de la croyance que tout se fait par l'influence « des hommes en vue », et de même qu'ils croient que c'est M. Frère-Orban qui est tout le doctrinarisme libéral et M. Woeste tout le doctrinarisme clérical, ils sont persuadés que Volders, Demblon, Anseele sont tout le mouvement ouvrier.



\*  
\* \*

C'est un ouvrage de patience, amusant, que d'essayer de démêler les vrais acteurs et les vrais mobiles de cette aventure, quelque chose comme : Cherchez le Bulgare. Les données sont peu nombreuses et consistent surtout dans ces rumeurs qui sont la transpiration du vrai, car, en notre temps de journaux, de bavardage et de vie coude à coude, c'est vainement qu'on espère cacher complètement quoi que ce soit. Tout se sait ou tout se devine.

A mon âge on n'est certes pas sans expérience, et la pénétration ne fait pas défaut. Voici en somme, mettant ensemble les informations et les devinations, ce que j'en pense, ne donnant ma version que comme la supposition qui me paraît la plus vraisemblable.

Le lundi, 17 avril, à la veille du vote sur la proposition Nyssens, le Gouvernement, quelque sympathie qu'il eut pour le Bourgmestre, ne devait se soucier du désagrément qui lui était arrivé que comme d'un accident s'ajoutant aux bousculades des jours précédents, et ce n'était pas ce qui allait devenir pour lui le point dominant comportant à lui tout seul des mesures exceptionnelles et brutales. Quand son existence même était en question, que M. Frère-Orban, d'une part, et M. Woeste, de l'autre, se préparaient à lui tirer à bout portant leurs dernières bordées, il pouvait assurément

éprouver de la commisération pour M. Buls, mais les égards ne lui commandaient guère plus que de faire prendre régulièrement de ses nouvelles. La chute possible du Ministère, la dissolution des Chambres, le chaos qui en serait résulté, la poussée populaire devant peut-être insurrection, étaient des sujets suffisants d'angoisse.

On dressa une liste de personnes à éliminer au moins provisoirement. La loi Devolder sur la provocation, non suivie d'effet, à commettre des crimes et des délits, pouvait fournir un prétexte suffisant à la mise en prévention, tant de paroles ou d'écrits enflammés ayant pris leur vol durant ces journées agitées. Pourquoi y inscrivit-on le nom d'Edmond Picard?

Tout ce que j'ai dit de ma lutte contre le Doctrinarisme apparaît ici avec sa pertinence. Mon intervention aux dernières heures, c'est-à-dire aux heures décisives, le retentissement qu'avait eu mon discours, les appels et les pronostics qu'il contenait, pouvaient assurément faire croire que j'étais un des chefs sinon reconnus au moins occultes. Avec la tendance à la MÉGALOSCOPIE qui affectait alors le monde officiel affolé, qui voyait tout en proportions énormes, comme on dit que le cheval, avec son œil spécial, voit en géant le palefrenier qui le mène, il est même possible qu'on m'ait supposé le metteur en scène suprême. Quelle

aubaine de tenir enfin ce turbulent et insupportable personnage qui depuis bientôt trente ans fatiguait et tracassait la politique courante, paisible jeu de *Smausjas* où on ne risquait jamais que quelques cents, tombant dans la cagnotte commune, et où chacun gagnait la partie à son tour. Quelle justice de lui donner une de ces leçons qui cassent les reins, louable exécution d'accord avec l'intérêt public, la sécurité nationale et la bonne tenue du pays de cocagne doctrinaire.

Il n'y a même rien d'étonnant à ce que, au dernier moment, on ait surtout chassé ce gibier qu'on croyait de choix et qu'on se soit contenté de sa prise, trouvant le coup de théâtre suffisant pour l'impression qu'on voulait causer. C'est ce qui expliquerait aussi pourquoi il a été recouru d'emblée au mandat d'amener au lieu du simple mandat de comparution. Les hommes y vont avec un entrain de tous les diables quand leur devoir est d'accord avec d'inconscientes et lointaines rancunes.

Quant au motif de l'arrestation, il pouvait être celui qu'on a invoqué comme le plus admissible, la provocation au meurtre du Bourgmestre, ou un autre autant ou aussi peu plausible, et ici encore la question du Bourgmestre n'a apparemment été que véhiculaire. Elle n'était du reste pas mal choisie, puisqu'elle devait mal impressionner l'opinion contre le prisonnier et

que de plus elle esquivait le délit politique et partant, le cas échéant, les débats à la retentissante et peu sûre tribune de la Cour d'assises.

Dire exactement entre qui furent examinées et arrêtées toutes ces mesures; savoir pour quoi on n'arrêta que moi; dire qui décida qu'on m'infligerait immédiatement une prise de corps, et que l'on m'imputerait une tentative de meurtre, je ne le veux pas tenter. J'admets que l'intérêt paraissant général, ce sont les autorités chargées de l'intérêt général qui ont agi ensemble. Un syndicat anonyme! Le temps qui met tout à sa place et use les voiles les plus épais nous l'apprendra.

Mais je dois faire place à un trait de mœurs édifiant et qui révèle la part que la haine Doctrinaire a prise à tout cela. Elle eut vraiment manqué à cette fête. Depuis quelque temps, paraissait un nouveau journal, soutenu par toute la vieille école et qui avait l'audace, quand il lui était si facile de s'intituler l'*Echo du Parlement*, que les rédacteurs prénommés de *La Liberté* appelait volontiers l'Egout du Parlement, de s'emparer cyniquement de la vieille devise que nous avions tant glorifiée « La Liberté ». Vraiment il faudrait en pareil cas des poursuites du chef de port de faux nom. Cet organe qui, poupon de trois mois, insultait déjà comme père et mère, avait jugé non indigne de lui de faire le rabatteur en ce qui me con-

cerne et de mettre le Parquet en demeure de me poursuivre. Il avait déshonoré ses colonnes en aboyant à la répression, comme les chiens des marchands d'esclaves aboient à la mort contre les fugitifs, et n'a pas dissimulé sa joie quand il a appris que j'étais sous les verrous. Ce seul fait ne justifie-t-il pas ce que j'ai dit des grands cœurs doctrinaires ; ils ont toujours su trouver des plumes subalternes à leur solde. A mauvais maîtres, pires valets.

Mais n'insistons pas sur ces rognures, et puisque désormais tout cela mérite plutôt la plaisanterie que la colère, m'est avis que cette arrestation ressemble beaucoup à l'histoire du colonel amoureux de la femme de son capitaine qui met celui-ci au bloc pendant un rendez-vous avec sa belle, ou du nageur dont un farceur enlève les vêtements déposés sur la berge pour l'empêcher d'aller à ses affaires. En l'occurrence, mes affaires, c'était le mouvement ouvrier. Heureusement que j'y fus royalement suppléé.

En effet, la poussée du dehors à laquelle je m'employais si obstinément, continua son puissant effort jusqu'aux tensions dernières qu'on sentait effrayantes. Elle servit le Ministère au lieu de compromettre la Revision, et on se demande ce qui serait arrivé le mardi si, en l'absence de Volders arrêté sottement, les 20,000 hommes qui manifestèrent sur la place de la Duchesse, pleins de calme et d'éner-

gie, accueillis par un Bourgmestre qui a montré crânement ce qu'on obtenait en faisant le contraire de son collègue de Bruxelles, avaient essayé de retourner par la Ville et s'étaient heurtés aux bandes armées et encartouchées que celui-ci avait stratégiquement posées aux issues de son territoire. Un massacre, assurément, et probablement le dernier qu'eût pu enregistrer la légalité, car un peuple ne supporte jamais longtemps les saignées policières. C'est Volders qui a averti la foule de l'immense péril auquel elle s'exposait si elle passait par cette Capitale pleine d'embûches mortelles.

La moralité de tout cela : c'est que nos gouvernants ont une singulière manière de gouverner. Tout s'est fait contre eux, malgré eux et presque sans eux. Le Peuple a ici joué le rôle de conseil judiciaire des parlementaires incapables.

Le soir, vers six heures, la Constituante, pareille à l'accusé « qui comparait libre, mais entouré de gardes », — vota le Suffrage Universel. La minorité intranquillante avait été suffisamment *impressionnée* et elle fit le saut.

\*  
\* \*

C'était à l'aube. Je m'éveillais dans la moiteur dorée d'un de ces matins qui font du printemps de cette année un rêve d'angélique sereineté.

— Monsieur, on vous demande. — Qui? — Trois personnes. — Demandez les noms.

Trois personnes qui vous dérangent, au saut du lit et ne disent pas tout de suite qui et quoi elles sont, c'était significatif pour un citoyen qui, la veille, *inter pocula*, disait à un ami s'écriant : Bah ! la politique ! des bavardages sans péril. — Sans péril, mon cher ; mais je ne serais pas étonné d'être arrêté demain.

— Monsieur, c'est le Substitut du Procureur du Roi et deux commissaires.

Bon ! ça y était. — Priez ces messieurs de monter au salon.

Je ne les voulais pas dans mon Cabinet d'Avocat, sanctuaire. Jem'habille en réfléchissant. Une perquisition possible. Ai-je quelque chose à cacher ? Non. Mais quand même je vais mettre mon cabinet sous clef. S'ils veulent y perquisitionner, ils auront à forcer la porte. Et je descends donner le double tour. Ensuite je me présente.

Très correctement ému le Substitut. Mission pénible, ....très au regret, .....mandat d'amener. Il était un de ceux à qui, en 1884, dans un meeting où à plusieurs du Parquet, ils tapageaient, je criai, irrévérencieusement : Silence aux magistrats de première culotte !

— A vos ordres, M. le Substitut. Je vais déjeuner et ranger quelques affaires. — Et vraiment je vais déjeu-

ner, stupéfait d'être aussi réfractaire aux affres d'une arrestation.

Je fais appeler mon aîné. — Tu te souviens, fils, hier, à table, j'annonçais la possibilité de mon arrestation. Eh bien, on est là. Tu le diras à ta Mère, qu'il ne faut pas déranger maintenant. Ton père et la prison politique, ça devait faire connaissance. Que je l'embrasse, et à n'importe quand.

Je retourne à notre police. Sur le palier un pompier, casque en cuir, petite veste, bottes à guêtre, corde enroulée autour du torse. Ah ! ça, est-ce pour m'éteindre ! — M. le Substitut, vous parliez tantôt d'égards, spécialement recommandés par vos chefs. Ce pompier, qu'est-ce que c'est que ça ? — Je vous assure, Monsieur Picard, que c'est pour une commission et non pour vous. Il est bien compris, n'est-ce pas, que je vous ai dit que ce n'était pas pour vous ?

Je sors avec mon escorte. A vingt pas un fiacre stationnait. On m'a dit depuis qu'il y avait aussi un fort détachement d'agents parmi les arbres du boulevard, ayant l'air de ne pas avoir l'air. Vrai ! trop d'honneur. Je monte avec le commissaire en chef, son adjoint sur le siège. Très courtois aussi le commissaire. Les premiers mots : Je suis un ancien marin comme vous, Monsieur Picard. — Ah ! comme il a raison de croire que c'est une bonne nouvelle. Tous deux marins, frères alors, puisqu'on a été porté par la même mère.



Au Palais de Justice, par l'entrée des artistes, rue aux Laines, et dans le cabinet de M. le juge d'instruction de Cambry de Baudimont. Encore des égards, beaucoup d'égards, énormément d'égards. Oh ! si tous les pauvres diables étaient accueillis comme ça ! Je suis prévenu d'être le co-auteur, par provocation, de la tentative de meurtre commise dimanche sur le Bourgmestre ! Rien que ça ! Décidément ces Messieurs du Parquet tiennent la lunette par le petit bout.

— Qu'avez-vous à répondre ? — Avant de répondre quoi que ce soit, est-il entendu, Monsieur le Juge, que je dicterai ma déclaration. Je suis plein de confiance dans votre style, mais j'aime mieux le mien pour habiller mes pensées. — Après un peu d'hésitation : Soit, mais je me réserve de faire des questions complémentaires.

M. de Cambry me lit alors les lignes suivantes d'un compte-rendu paru dans *le Peuple* et racontant le fameux meeting du samedi.

« Vous devez donc espérer. Vous devez avoir confiance, malgré la garde civique que l'on fatigue inutilement, malgré la police qui vous sabre par ordre de Buls, malgré les gendarmes brutaux qui empêchent vos manifestations. Tenez, la nuit dernière, je rêvais. Un cortège formidable traversait le boulevard en face de chez moi, et se rendait vers l'avenue Louise en

criant : « *A mort ! A mort !* » Ils allaient chez M. Buls, rue du Beau-Site, pour lui faire un mauvais parti ! (Vifs appl.) »

Incontinent, je dicte :

« Je tiens d'abord à déclarer que j'ai le sentiment des risques qu'on court lorsqu'on prend une part active aux graves événements qui se déroulent actuellement chez nous et que j'ai toujours été résolu à accepter sans réserves toutes les conséquences de mes actes, de mes écrits et de mes paroles.

» Mais le compte rendu du *Peuple* ne rend pas exactement ce que j'ai dit. Hier matin, lundi, alors que je me rendais au Palais de Justice, avec un de mes stagiaires, M<sup>e</sup> Cattier, il me fit voir, dans le *Patriote*, un article relatif à l'attentat commis contre le Bourgmestre, débutant par une épigraphe qui relatait le passage relatif à mon rêve. Arrivé au Palais, avant de mettre ma robe, dans le local du Barreau de Cassation, j'écrivis au *Patriote* une lettre que j'envoyai aussi à la *Réforme* et qu'elle publie ce matin. La voici :

« On me met sous les yeux l'épigraphe de l'article que vous consacrez à l'attentat contre M. Buls ; vous voulez bien y donner à une partie du discours que j'ai prononcé au meeting de la *Cour Royale* une allure prophétique.

» Vous éprouverez apparemment quelque satisfaction à savoir que votre reporter a dénaturé la phrase en question. J'ai dit sur un ton humoristique qui a fait rire l'assemblée, et pour prouver à ma manière combien l'excès des mesures policières risquait d'aller à l'encontre du but poursuivi, que j'avais rêvé, non pas d'un cortège quelconque, comme vous l'imprimez, mais d'un cortège de gendarmes éreintés, de gardes civiques exaspérés et d'agents de police esquinés allant chez M. Buis pour lui faire un mauvais parti, dans la colère d'avoir été surmenés par ses consignes.

» Veuillez publier immédiatement cette lettre et agréez mes salutations empressées.

» Lundi matin.

EDMOND PICARD. »

» Comme vous le voyez, j'avais simplement voulu présenter dans un apologue, sous une forme imagée, les inconvénients, même pour les agents de l'autorité, des mesures excessives ordonnées par le Bourgmestre et qui ont soulevé la réprobation générale, suffisante explication de ce qui lui est arrivé sans qu'il faille chercher à l'imputer à une personne déterminée.

» Dès dimanche soir, j'étais averti qu'on cherchait à m'endosser la provocation de cette voie de fait, et hier soir j'ai lu dans la *Liberté* un article qui était



une excitation directe aux rigueurs du Parquet. J'ai dit alors : Je ne serais pas étonné d'être arrêté demain.

« J'ajoute que j'ai pour M. Buls une vieille et fidèle amitié. Mais cette affection ne m'a jamais empêché de juger avec indépendance les actes du fonctionnaire. C'est ce que j'ai fait pour les mesures inutiles, dangereuses et maladroites qu'il a prises et qui ont infligé à tant de nos concitoyens des cruautés autrement graves que celle qui l'a atteint. Mais il n'eût été conforme ni à mes sentiments pour M. Buls comme homme, ni, je crois pouvoir le dire, à mon caractère, d'exciter à un attentat sur sa personne, et surtout de chercher à le faire accomplir par d'autres si, par une circonstance imprévue, je l'avais cru nécessaire à la chose publique. »

Le greffier lut cette dictée. — Veuillez signer, me dit le Juge. — Je voudrais, au préalable, ajouter une protestation. Dans l'usage on ne débute point, contre un membre du Barreau, par un mandat d'amener. Pourquoi cette violence ? Je n'entends pas laisser passer ce procédé comme une gentillesse. Je vais donc ajouter une déclaration à cet égard, sinon je ne signe pas. — Il me semble, dit M. de Cambry, que c'est étranger à l'interrogatoire. Vous pourriez m'écrire une lettre, je la joindrai au dossier.

Et j'écrivis séance tenante :

« Au moment où finissait mon interrogatoire, je vous ai exprimé le désir de laisser trace d'une protestation relative aux procédés auxquels on a cru devoir recourir en ce qui me concerne, et vous m'avez dit que la lettre qui l'exposerait serait jointe au dossier.

» J'ai trouvé singulier qu'on ait décerné contre moi un mandat d'*amener* et qu'on l'ait fait exécuter dans mon domicile, alors que rien ne permettait de croire que je n'aurais pas déféré à un simple mandat de *comparution*. Malgré les formes absolument courtoises dont M. le substitut Jottrand et vous-même avez accompagné l'accomplissement de votre mission, je tiens, pour le principe, à m'élever contre cette manière d'agir inutile et rigoureuse, et qui, à mon avis, témoigne une fois de plus qu'en matière politique la juste mesure ne saurait être espérée.

» Je ne puis m'empêcher d'y voir un avertissement à ceux qui auraient la velléité de m'imiter dans la lutte que je soutiens pour faire rendre justice à la classe ouvrière et détruire le privilège inique que nos funestes lois actuelles consacrent au profit de la bourgeoisie, dont je fais partie. »

Là-dessus on me fit passer dans un local voisin où le commissaire-adjoint me tint compagnie. A midi, nous déjeunâmes de compagnie, fort amicalement. Plusieurs

fois, on me fit demander si je ne manquais de rien. Décidément, sous le rapport des égards, ce fut *gentlemanlike* au possible.

On m'apporte un pli. Une adresse des Confrères qui ont appris l'affaire au Palais où elle fait un joli tapage. Je lis, ému cette fois, très ému :

Cher et Eminent Confrère,

« Nous apprenons à l'instant votre arrestation.

» Ceux de vos amis du Barreau, qui sont en ce moment au Palais, en sont profondément émus et tiennent à vous témoigner leurs ardentes sympathies et leur respect pour votre caractère.

» Tous, nous affirmons notre solidarité avec vous dans cette grande lutte pour le suffrage universel.

» Ils ne vous connaissent pas, ceux qui prétendaient que vous avez été mû par autre chose qu'une grande pensée et que vous auriez jamais voulu l'acte de violence qu'on vous reproche d'avoir provoqué.

» Vous êtes au-dessus de pareilles suppositions. »

Braves amis, va ! braves compagnons d'armes ! Pas des lâcheurs, vous. Nous nous reverrons en d'autres heures de bataille. Ma carrière dans la politique et le Barreau n'est pas finie. Il y a encore des monstres dont il faut purger l'horizon.

Les heures s'écoulent. Est-ce qu'ils penseraient à me lâcher après m'avoir simplement empêché d'être

aujourd'hui avec les autres ? Non. Ce serait confesser trop ouvertement le fin fond de la chose. On vient me signifier un mandat d'arrêt. Attrape ça, criminel !

\*  
\* \*

A 3 heures et demie, je franchissais les grilles des Petits-Carmes. Si l'on m'avait retenu tant d'heures au Palais de Justice, après mon interrogatoire, c'est vraisemblablement qu'on désirait que le vide fut fait sur mon passage, naturelle préoccupation d'esprits qui m'attribuaient une si grande influence sur « la Poussée populaire ». Et le vide était fait : mortes les couloirs ! mortes les rues ! et il était inutile que l'adjoint chargé de me convoier ordonnât au cocher du fiacre de brûler le pavé, et que son aide, grimpé sur le siège, excitât le cheval famélique.

Bruxelles semblait pneumatiquement spolié de sa population. Le système du Bourgmestre avait produit l'ordre en la seule forme qu'il comportait : la fuite, la retraite, la terreur. L'ordre régnait ! ainsi qu'à Varsovie sous le tsar Nicolas. Et comme, franchissant au galop soubresautant de la haridelle, le Petit-Sablon, je voyais de dos le groupe fraternel et théâtral de d'Egmont et de Horn marchant au supplice, je me souvins des récits représentant ce jour-là le vieux Bruxelles, avec des piquets d'Espagnols coiffés de cabassets, armés de pertuisanes, à tous les carrefours, et les habitants

muets regardant derrière les volets clos, telle qu'un sépulcre gardé par des prétoriens et palpitant d'ombres craintives. Ah! la fâcheuse association de pensées avec le redoutable duc d'Albe et comme, lorsqu'on emploie la force, celui qui veut faire du neuf n'est toujours que l'imitateur d'un tyran abhoré.

Me voici au greffe de la prison. Tout est rébarbatif. Des employés brefs, trop accoutumés au défilé des misérables pour se désenkyloser de leurs habitudes géôlières. On me fait signer le reçu de ma propre personne, l'acte au vilain nom d'Ecrou, proche parent de verrou par l'assonance, car vraiment les mots s'appareillent aux choses, durs ici comme elles : grille, guichet, cadenas, cabanon, geôle. On me dévisage pour le signalement, on me fait monter sur la plate-forme d'une toise. On me demande : Quelle religion? Il me faut dire aussi, sacrilège mélange, les noms de mon père, de ma mère, de ma femme et il me semble que ces apparitions chères, qui m'accompagnaient protectrices ou consolatrices, s'ébrouent voltigeantes. Ensuite c'est le porte-monnaie qu'on vide, à cent sous près, et la montre qu'on accapare. Tout cela se transforme en inscriptions sur des registres où je signe au-dessous de noms et de croix griffonnés par de pauvres diables inconnus.

Et maintenant en route par les corridors voûtés de la massive construction qui réalise si bien, une des der-



nières, le type de la prison classique, celle des mélodrames, celle du décor de « l'acte de la prison », où je fus si souvent, jadis, il y a trente ans, quand je débuts au Barreau et que j'avais une clientèle de détenus correctionnels et de détenus pour dettes, de dettiers, suivant le jargon du métier.

Des portes, des grilles, qu'on ouvre avec un luxe de grincements dans les serrures. Des gardiens glaciale-ment muets, des escouades de reclus en vêtements saumâtres, bloquant des sabots sur les dalles et regardant curieusement ce monsieur qui passe, un banqueroutier sans doute, les banqueroutiers sont toujours bien mis. Et j'arrive chez le surveillant du quartier où je vais être bouclé.

Un peu de jovialité chez celui-ci. Comme saisi par le froid de caverne de cet antre (dehors le jeune soleil de cet avril de paradis avait tiédi l'air à la douceur d'un bain), j'avais relevé le collet de mon pardessus, il me dit, l'air malin et camarade : Vous devez pourtant avoir le sang chaud, vous ? Et voici que tout en procédant à la fouille de ma personne, facétieuse l'escouade se déride. Je sors de mes poches un trousseau de clefs, un canif, un porte-mine-revolver aux crayons bleu, rouge et noir, indispensable instrument de mes annotations de pièces, un porte-allumettes, un portefeuille : tout cela est mis à l'ombre, car ce sont des instruments possibles d'évasion, d'incendie, de corruption de fonc-

tionnaires, de suicide ! Ici on ne doit pouvoir s'évader ni dans la vie, ni dans la mort. On vous garde précieusement comme le poulet dans la cage à engraissement.

J'ai aussi un crayon-migraine qui sert à me rafraîchir les tempes quand, sous les protubérances frontales, chauffe trop la pensée. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » interroge le groupe brusquement défiant. Une envie de plaisanter me prend, tant l'attitude générale est drôle. J'hésite, je balbutie, j'ai l'air trouble. Je finis par dire : « Au moins n'allez pas croire que c'est de la dynamite », et en même temps je dévisse le couvercle dont ils ne trouvaient pas le secret et la pâte blanche, stéarinée, luisante, apparaît, tandis que son odeur spéciale émane. Ils regardent, extraordinairement attentifs. « Je vais pouvoir garder ça, n'est-ce pas ? » Ils se consultent des yeux. Non. Il faudra qu'on examine. Ce ne fut que le matin du jour de mon départ que l'innocent bibelot me revint.

Maintenant le palpage de ma personne et de mes vêtements, depuis le col de la chemise jusqu'à la chute des pantalons. Une suite d'attouchements rapides et indiscrets qui, si on se les permettait en public, feraient dresser procès-verbal pour attentat à la pudeur. Il paraît que je n'ai rien que de naturel et que tout est à sa place. Allons tant mieux ! On me l'avait déjà dit.

Arrive le docteur pour voir si je n'ai pas de maladie

de peau. Il se contente de me regarder les poignets, puis entame la question politique, *bone Deus!*

C'est fini. Il s'agit d'aller prendre possession de mon appartement. Voici l'entrée du quartier; sur un petit écriteau sâle, en lettres noires ces mots : Dette et Pistole. Car on m'avait dit : Vous êtes un pistolier, hein? Et j'avais répondu : naturellement ! quoique j'eusse peut-être mieux fait, j'y ai pensé depuis, de tâter de l'ordinaire, pour voir, au moins aussi longtemps que j'aurais pu. Mais que voulez-vous, on reste un monsieur et j'éprouvais le puéril et stérile besoin d'affirmer ma catégorie spéciale.

Un escalier vermoulu, mal séché d'un récent lavage, un couloir de couvent, étroit et court; de l'un et l'autre bord des portes de chambrettes, d'un jaune spécial à rappel d'idées malpropres, avec des hublots traîtres, et l'on m'ouvre le n° 7.

Sapristi ! Je n'en prendrai pas large là dedans : trois mètres sur trois. Pour plafond, un fragment de voûte que je partage avec les cellules voisines. La fenêtre est de dimensions normales, ce n'est pas un soupirail; j'en compte immédiatement les carreaux par groupe, car j'ai des atteintes d'arithmomanie et de lecture d'enseigne : douze, vingt-quatre, trente-six petites vitres, tristement opaques, dont huit dans le haut basculent. Un lit en fer, forme bac, d'une construction rare et ancienne, ignoble, garni

d'une paillasse et de couvertures en laine ternie qui me paraissent fécondes en contagions possibles. Une table. Une chaise à siège en bois : gare mes appuis. Une armoire. Une penderis. Un poêle en fonte. Une gamelle, un gobelet. Le sol : de la terre-cuite rouge, maculée.

« Une chambrette d'étudiant, vous voyez », me dit le surveillant. Et toujours goguenard : « On n'y manque de rien de ce qui est absolument nécessaire. S'il vous faut quelque chose, vous n'avez qu'à sonner. » En effet, il y a une sonnette. Vraiment on n'est pas mieux conduit à son appartement par le premier garçon de l'Hôtel de la Minerve, à Rome, de l'Hôtel du Vésuve, à Naples, où j'étais il y a quinze jours, hélas ! ô beau ciel de la Campanie !

Là-dessus, « sourit, salue et sort » et je pense naturellement tout de suite à écrire « Mes Prisons », *Le mie prigioni*. Et ce qui est plus fort, c'est que je les ai écrites, vous le voyez, ce qui paraîtra d'une grande présomption, puisqu'on ne m'a laissé que quarante-huit heures dans ces lieux enchanteurs. En cette mesquine Belgique on ne sait jamais faire grand. C'est à décourager les meilleures volontés. Il est vrai que les plumes de notre temps ont la vitesse des trains express qui vous font voir en deux jours le trajet de Bruxelles à Madrid. Ah ! que pensera de moi l'ombre inévitable de Silvio Pellico ! Et toi, ô cher et illustre

maître, qui nous racontas il y a six semaines tes captivités, à la Conférence du Jeune Barreau, doux et pénétrant Verlaine, toi qui sortis de ta cellule riche de ce livre admirable, SAGESSE, que penseras-tu de moi? Certes, je ne me doutais pas, t'écoutant murmurer d'un ton si détaché tes malheurs, que j'allais humer quelques bouffées de cet air renfermé où baigna deux ans ta pensée vaste, musicale et sereine.

J'avais, attaché à ma personne, un très bon gardien, j'entends bon de caractère, le côté administratif et carcéral de ses aptitudes ne pouvant qu'être discourtois. C'était un géant. Aussi, avant de savoir qu'il se nommait Thys, l'avais-je nommé Diomède. Il emplissait de sa personne toute la baie de la porte et devait savoir dompter les récalcitrants comme de petits lapins.

C'était un Campinaire, d'Heyst-op-den-Berg, placide, avec la physionomie reposée des descendances qui regardent au loin les espaces, bruyères, polders, plaines, eaux marines. Acharné à se perfectionner dans la langue française, il vit en moi un instituteur d'élite, envoyé par un bienfait des dieux, et mit à profit cette aubaine par des conversations assidues, sur les sujets les plus variés, tel qu'un vol de pommes de terre pétré dans sa cave, les maux de dents opiniâtres de sa femme, un anglais qui refusait la ratatouille soutenant que son Gouvernement lui devait par jour au moins un roastsbeef et une bouteille de porto et qu'il fallut mettre

au cachot pour lui persuader le contraire. Moi, je répondais en parlant Suffrage universel et Question sociale. Je me croyais un peu tenu des devoirs qu'accomplissait saint Pierre dans les prisons Mamertimes et je n'étais pas sans espérer le miracle de la conversion de mes gardiens. J'induisis même Diomède à discuter la journée de huit heures. L'idée ne lui déplaisait pas, mais il se demandait comment l'appliquer dans un établissement comme celui où nous étions, où ces diables de prisonniers doivent être gardés jour et nuit, et même le dimanche.

Pour la menue besogne du nettoyage de ma cellule il employait un détenu à qui il donnait cette pittoresque appellation « Mon fatigue ». Celui-ci brossait, lavait, rangeait, faisait la couchette. Ce n'était pas long. Ce n'était pas long non plus quand jadis, moi-même, à bord comme mousse, j'étais « Le fatigue » de l'équipage, et ma foi, ce lointain souvenir, lointain comme celui d'une existence antérieure, me rendait très supportable la rustique situation analogue où venaient de me placer les attentions de ces Messieurs du Parquet.

J'eus envie d'écrire, puisque c'est là mon vice, mon ivrognerie spéciale. Diomède me mena près du surveillant qui avait présidé à ma fouille et qui détient la denrée papier. Il m'en fut compté six feuilles, toutes glorifiées au dos par le sceau barbare de la prison et

portant en vignettes de lamentables mentions pénitenciers. Le lendemain cette ration était épuisée et j'en réclamai une autre. Voilà qu'on me demande compte. Aucune lettre ne peut entrer ni sortir sans être lue et visée par le Directeur. Avis aux amis des deux sexes qui vous envoient des consolations intimes. Blonde Détention préventive, tu ressembles un peu trop à ta noire sœur Détention définitive. Figurez-vous qu'il est aussi défendu de recevoir des journaux. Bref on en vient à se croire à moitié coupable rien que par l'analogie des rigueurs. Je ne savais pas justifier de mes six feuilles, vu que je les avais utilisées pour tous les besoins très variés de la vie. La demande du visa de M. le Directeur sur quelques-unes d'entre elles eût été vraiment désobligeante pour ce fonctionnaire. Je faillis être mis au rapport; finalement on voulut bien m'excuser en raison de ma grande inexpérience.

La nuit venue je me couchai en soldat, tout équipé, sur des draps de rude toile

Dont on fait de bonnes voiles  
Ou des chemises de maçon.

Et promptement « je descendis dans les caves du sommeil ».

A trois reprises, et par surprise, à des heures imprévues, je fus réveillé par l'entrée d'un fantôme, ouvrant la porte avec bruit, projetant un bras armé d'une lanterne sourde, regardant, et disparaissant. Pour les

gens à qui les malheurs de la vie font souhaiter le repos, ces tournées sursautantes sont un régime peu approprié. Il paraît que c'est pour éviter les suicides, ou plutôt pour dresser une statistique des tentatives de suicide. Certains juges d'instruction auraient cette mauvaise chance que ceux-ci se produisent de préférence quand on revient de chez eux. Un esprit mal fait a suggéré que leur manière d'interroger et de persuader les inculpés n'était peut-être pas étrangère à ces actes de désespoir. On veut tirer la chose au clair. Et on surveille. Qui n'accepterait l'ennui de l'insomnie pour aider à éclaircir ce curieux problème.

Deux chats blancs circulaient dans ce sombre séjour. Fantastiques ! Avec des airs de vieux prisonniers incurables. Décharnés. Un œil crevé. Le pelage rapé et sale. Diomède me dit qu'ils cassent les vitres quand ils sont depuis trop longtemps cloîtrés dans le même quartier. Oh ! quelle suggestion puissante du désir d'être libre doit ici monter dans l'atmosphère pour que ces bêtes, la subissant, aient besoin de ces évasions locales, les seules dont s'accommode leur sédentarisme chanté par Baudelaire :

Les amoureux fervents et les savants austères,  
Aiment également dans leur mûre saison,  
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,  
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

En dehors de ces deux chats, pas de bêtes aux



Petits-Carmes ! non, pas même de petites bêtes. Loué soit le Destin !

Une fade odeur planait partout, mélangée de lessivage, de vieux murs salpêtrés, de marmites en lesquelles cuisent des haricots et des pommes de terre, de chlore semé dans les coins; odeur d'hôpital et de caserne, poivrée, à la nuit tombante, par les exhalaisons du pétrole mal épuré, sortant des lumignons falotant dans les couloirs, les longs couloirs mortellement ténébreux et frigides comme des caves à vin de Bourgogne où malheureusement manquait le vin de Bourgogne. Les résonnances de pas y ont des retentissements prolongés en échos diffus, lugubrement sonores et se mêlant à l'aigre sonnaille des clefs. Au bout de leurs galeries télescopiques, des lucarnes de lumière comme au bout des tunnels. Rien de la clarté égayante des prisons modernes, confortables et presque bienveillantes, celle de Saint-Gilles, par exemple, où je ne fus pas dirigé parce qu'on y a mis les soi-disant émeutiers et rebelles suscités par les gentilleses de la police municipale, et qu'il ne faut pas que le chef soit avec ses bandes ! Elle est renfrognée, méchante, hostile, cette prison des Petits-Carmes, qui va disparaître du reste, et rendre au grand protoplasme où se perdent les décombres, les couches mystiques des souffrances qu'ont déposées sur ses matériaux un indéfini cortège de misérables. Par un

invincible rappel, chaque fois que j'enfilais un de ces conduits qui donnent l'impression d'un plongeon dans l'eau glacée, ces vers de Chénier « chantaient dans ma mémoire » :

Peut-être avant que l'heure en cercle promenée  
Ait posé sur l'émail brillant,  
Dans les soixante pas où sa route est bornée,  
Son pied sonore et vigilant,  
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,  
Escorté d'infâmes soldats,  
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

Réminiscence un peu orgueilleuse, je le confesse. Quoique en temps de crise et d'oppression politiques, je n'avais pas chance de courir les risques suprêmes qui ont immortalisé la mort du poète. On fait ce qu'on peut!

\*  
\* \*

Pendant que j'étais là, plus curieux et intéressé que mari par cette situation nouvelle, pensant déjà à me créer une occupation suivie, et hésitant si je commencerais quelque œuvre de science ou de littérature, ou si je ne solliciterais pas d'être employé à la cuisine, des réformes étant toujours possibles en cette matière, surtout quand c'est l'inventeur d'un des pâtés de Bruxelles qui s'en occupe, que se passait-il au dehors à propos de mon aventure ?

Ah ! vraiment cela vaut la peine d'être exposé et, par certains côtés, révèle un joli monde. Un tel incident est comme une injection de la lymphe Koch : elle fait jaillir, partout où il y en a, la tuberculose.

La séquelle doctrinaire gambadait et dansait la danse des anthropophages. Il était enfin pris, ce loup enragé, toujours en quête, à la dent dure. On s'abordait, le visage heureux, le cœur soulagé, on s'annonçait la bonne nouvelle. Quel heureux débarras ! On allait, enfin, pouvoir doctrinariser en rond. Il n'y aurait plus autour des prébendes ce sempiternel aboyeur et ses morsures. La bourse haussa ! Un de ces êtres marrons, mi-agent d'affaires, mi-espion, chiffonnier du reportage, qui, à défaut d'ordures matérielles, fouillent du crochet les cancans vénéneux, informa son journal que « l'arrestation avait été accueillie avec plaisir au Palais de Justice ». Dans les coins où ils avaient prudemment tapi leurs rancunes, tous les chacals se levèrent et remplirent les airs de leurs hurlements. Le dompteur était par terre, les fauves se jetaient dessus. Jusqu'au jour prochain, où, redressé, il les ferait de nouveau ramper, rien qu'en leur criant : Couche !

On supputait le sort qui allait en résulter pour sa clientèle, car c'est un des propres de ce groupe qu'ils ne croient qu'aux blessures d'intérêts. Quelqu'un, les entendant, disait : Ça ne diminuera pas son prestige.

— Soit, reprit l'un d'eux, mais ça diminuera ses affaires. — Toute leur morale est là dedans ! Si sauf est l'argent, saufs les honneurs, sauves les positions, tout est sauf !

Ah ! s'ils savaient le cas que j'en fais de leurs biens matériels et comme me pèse ce décor de vie que je me suis fait à une époque où je n'entrevois pas encore cette vérité : que tout le bonheur est dans l'âme ! Des clients ! J'en eus, en effet, autant que je voulus, et pourtant, ma vie entière, j'ai agi au contraire de ce qu'il faut faire, d'après leur manuel, pour les attirer. Je n'ai songé ni aux relations, ni aux ménagements habiles, ni aux courtisannies subalternes. Je n'ai craint de mécontenter ni le public, ni le juge. J'ai laissé mon jardin pousser à la sauvage, tandis qu'eux ratissent, émondent, arrosent le leur avec tant de soins puérils et calculés. Franchement, hardiment, j'ai toujours poussé droit ma pointe vers ce que je croyais être le bien général. Est-ce ma faute, si malgré ces imprudences, malgré les prédictions néfastes, les procès sont venus à moi, abondants ? Oui, ils sont venus malgré les sourdes et perfides hostilités, malgré les diffamations incessamment colportées, malgré ce bruit qu'ils font courir qu'un caractère comme le mien ne saurait avoir *l'oreille du juge*. Car, dans leur besoin d'atteindre l'ennemi, ils vont jusqu'à engager l'antique et bon renom de notre Magistrature, la laissant sup-

poser soumise, dans l'œuvre de la justice, à des mobiles misérables. Ils se rengorgent disant : Je tiens la Cour par les oreilles !

Ils ont pourtant raison, je l'avoue, en un point. C'est ce désaccord entre mon existence extérieure quelque peu fastueuse et mes prédilections populaires. Il attachait une tare à mon individualité. Qu'ils dorment en paix ! j'espère bien avoir la force, plus tôt peut-être qu'ils ne pensent, de rectifier ma vie sous ce rapport. Je ne veux plus être un démocrate parfumé, un ami du peuple en manchettes, un révolutionnaire en gants jaunes. J'ai longtemps hésité, craignant de diminuer mon action en sacrifiant ce décoratif appareil qui impressionne le vulgaire. Les circonstances me font croire ce péril désormais supprimé. Le sort m'a suffisamment fourni d'occasions de montrer au juste ce que je suis et ce que je veux, et je souhaite manifester un jour que si, enfant de bourgeois, j'ai cru au bonheur bourgeois de l'apparat et du luxe, j'ai, maintenant, de ce qu'est une belle et noble vie, une idée plus haute, plus désintéressée et plus apostolique. Amen !

\*  
\* \*

Alors je m'adressai aux jeunes du Barreau et leur dis :

« Ne voulant pas séparer ma cause de celle des

ouvriers pour qui je subis mes actuels désagréments, je vous prie de désigner celui ou ceux de mes jeunes Confrères qui voudront bien se charger de ma cause, soit pendant l'instruction, soit lors de la comparution si l'affaire est renvoyée devant les Tribunaux. Nulle part mieux que dans le Jeune Barreau je ne puis espérer trouver la foi dans les idées nouvelles et l'indépendance vis-à-vis des routinières puissances, nécessaire pour une défense dans laquelle assurément mon intérêt personnel sera peu de chose en comparaison des grands intérêts publics qui y sont mêlés. »

Et les jeunes du Barreau me répondirent. Oh ! le charme des jeunes pousses verdoyantes montant droit et librement dans la sereinité du plein air !

« Cher et Eminent Confrère,

» Le Comité institué pour la défense des personnes poursuivies à l'occasion de la dernière grève s'est réuni ce matin pour statuer sur votre demande.

» Vous ne vous êtes pas trompé — et nous vous en remercions de tout cœur — lorsque vous avez pensé trouver dans le Jeune Barreau des esprits enthousiastes des idées nouvelles et pleins de foi dans une prochaine rénovation sociale qui aura raison des puissances routinières contre lesquelles, pendant votre vie entière, vous n'avez cessé de combattre.

» Vous personnifiez à nos yeux ces aspirations.

» Le Comité tient donc à honneur de vous prouver la solidarité qui le lie à vous et, pour en faire une publique manifestation, il a décidé d'être au complet présent à la Barre, aux côtés de vos défenseurs, le jour où vous comparâtriez en Justice pour répondre à l'imputation dont vous êtes l'objet, et contre laquelle proteste votre caractère. »

\*  
\* \*

Alors je m'adressai aux anciens du Barreau et je leur dis :

« J'ai été arrêté hier matin et soustrait aux intérêts qui me sont confiés comme Avocat.

» Jen'ai guère besoin de vous dire qu'il en peut résulter de graves inconvénients pour les clients qui m'ont investi de leur confiance.

» Un tel fait touche donc directement à l'exercice de notre profession et appelle l'attention des chefs de l'Ordre....

» Assurément, les actes de l'instruction sont du ressort de la police judiciaire; mais l'intervention des autorités de l'Ordre, agissant officieusement, pour le contrôle et la sauvegarde des prérogatives attribuées à l'Avocat dans un intérêt public, à savoir la libre et constante défense des intérêts qu'on lui a confiés, peut

servir la Justice, en rendant à ses affaires celui des membres du Barreau qui se trouve dans un cas analogue au mien. C'est, du reste, également conforme aux sentiments de confraternelle solidarité qui font l'honneur de la famille judiciaire.

» Pour ces motifs, je vous prie d'examiner la situation et de prendre telles mesures que vous croirez utiles. »

Les anciens décidèrent ainsi qu'il suit. Oh ! l'ennui triste des rameaux desséchés sur les vieux arbres.

« Considérant que le mandat d'arrêt décerné contre M<sup>e</sup> Picard a pour cause une prévention de droit commun ;

» Le Conseil décide n'y avoir lieu à intervenir auprès de la Magistrature aux fins de réclamer d'elle un traitement de faveur. »

Une faveur ! J'avais demandé une faveur ! Je répondis sur l'heure.

« Il y a un malentendu absolu. Il n'est jamais venu à ma pensée de demander *une faveur*, comme dit la décision du Conseil de l'Ordre. Il faut, pour l'avoir cru, me prêter des allures que je n'ai jamais eues.

» Je demandais au Bâtonnier et au Conseil de se préoccuper de la gravité professionnelle des procédés dont on a usé à mon égard et qui, si on ne les relève pas, exposent le Barreau et les intérêts qu'il représente



à des dangers exceptionnels. Sur le vu d'un article de journal, compte-rendu écourté d'un reporter, sans autre examen ni information, un Ancien du Barreau, occupant dans le monde judiciaire la situation que j'y ai conquise, est arrêté au saut du lit, conduit chez le Juge d'instruction par la police, frappé d'un mandat d'arrêt malgré ses explications et l'in vraisemblance de l'accusation, mis en cellule, traité en malfaiteur. Si cela n'émeut pas mes Confrères de Cassation, spécialement ceux qui ont été mis à la tête de l'Ordre, et s'ils croient n'avoir rien à faire, j'avoue que j'en ressens une grande stupéfaction et que je diffère radicalement d'avis avec eux.

» Le Conseil dit qu'il s'agit d'un délit *de droit commun* et que c'est là une raison suffisante pour s'abstenir. D'après moi, quelle que soit l'occasion des rigueurs inusitées et des procédés violents commis à l'égard d'un Avocat, et mettant en péril les intérêts qu'on lui a confiés, l'Ordre doit s'en émouvoir et examiner s'il n'y a pas lieu de protester. Refuser, même d'examiner, n'est en accord ni avec l'idée que je me fais de la Confraternité, ni avec celle que j'ai du devoir de sauvegarder les intérêts de notre Profession.

» Vous-même, Monsieur le Bâtonnier, et tous nos Confrères du Conseil, pouvez, comme moi, soit sous le régime actuel, soit sous un autre, car tout change,

subir la même oppression. Ceci seul fera suffisamment réfléchir tous ceux qu'intéresse cette controverse. »

\*  
\* \*

Cependant ma détention continuait et je fredonnais Musset :

On dit : triste comme la porte  
D'une prison,  
Et je crois, le diable m'emporte !  
Qu'on a raison.  
Pour se distraire, si l'on baille  
On aperçoit  
D'abord une longue muraille,  
Puis un long toit.  
Ceux à qui ce séjour tranquille  
Est inconnu,  
Ignorent l'effet d'une tuile  
Sur un mur nu.  
Je n'aurais jamais cru moi-même  
Sans l'avoir vu  
Ce que ce spectacle suprême  
A d'imprévu.

Comme le voyageur en wagon, je commençais à trouver mes angles, et, dans l'incertitude sur la durée (les instructions sont si capricieuses), je cherchais quel quotidien idéal nouveau substituer au coutumier. Car savoir quoi faire de chacun de nos jours, est l'essentiel. Diomède, qui avait ouvert mon Baudelaire et mon Flaubert, emportés de chez moi lors du

cueillage comme provisions de radeau, Diomède, qui avait dit de la reliure du premier, essayée entre ses doigts rudes : Ça durera, ça ! avait trouvé le contenu obscur et par commisération m'avait apporté *l'Histoire d'un capitaine de quinze ans*, par Jules Verne, en deux volumes, cartonnés à rebours par un détenu ; sur la garde, d'une écriture tremblée, un prisonnier avait mis : Ce livre commence à la page 347 ! Les feuilles s'illustraient de maculatures sans nombre et d'origine mal définies. Les coins de tous les feuillets étaient ébarbés et poisseux. Un haillon. Et pourtant, par un besoin de pensées tranquilles et bêtes, je me mis à lire cette niaise histoire d'une mère distinguée et sensible, d'un moutard agaçant, d'un chien fidèle, d'une nourrice dévouée, d'un bon nègre, d'un entomologiste idiot, d'un Portugais fort perfide et d'un jeune marin sympathique, ordinaire équipe que l'incontinent conteur, en son style d'une platitudo inégalée, promène en ses livres, sur les mers, ou à travers les terres, ou sous le ciel ou sous le sol, inépuisablement, infatigablement, débitant sa fausse science à la Larousse. L'instituteur qui me fit visite haussa les épaules à me voir prendre goût à ce bouillon Duval et d'un ton protecteur me promit mieux : *Les Exilés en Sibérie*. Il y joignit un voyage en Espagne, par l'abbé Léon Godart ! très décemment écrit.

— Savez-vous, me dit Diomède, qui a logé dans la cellule à côté? —

Actuellement c'était un fils de Sem, court de taille, à tête de Rabin charpentée à coups de serpe et poilue, qui m'avait salué la veille : Bonjour, M. Picard; je vous ai vendu dans le temps un tapis d'Orient, — et, en effet, je le revis, en souvenir, étalant des tapis de prière et notamment un rouge, velouté, éblouissant, qui me séduisit. Dès la première nuit il avait essayé de nouer avec moi des relations téléphoniques à petits coups martelés sur le mur qui séparait nos deux grabats, distraction des prisonniers sur qui la solitude commence à peser d'un poids trop lourd. Je n'avais pas répondu. J'étais trop jeune dans la carrière. Il paraît que ça vient de soi-même après quelques jours et qu'on pianote ainsi des heures, comme on tournerait ses pouces.

— Celui qui a logé dans la cellule à côté, reprit Diomède, c'est Armand Peltzer. Oui, il était au n° 8. —

Et tout de suite, je voulus savoir qui, notable, avait occupé la mienne. C'était Alexandre de Burlet!

Oui, ce grand Confrère, condamné à la prison pour avoir provoqué en duel un doctrinaire (il les adorait aussi, lui!), cet ami incomparable dont la mort me fit crier : Je perds la moitié de mon cerveau et la moitié de ma conscience! ce vaillant qui manque aux événements d'aujourd'hui, ce frère qui eût été pour moi la

consolation et la force, avait couché sur cette paille, car qui sait ce que durent les paillasses des prisons, avait subi l'opacité de ces vitres et l'oppression de ces murs ! Il surgissait comme une apparition chevaleresque et réconfortante. Désormais, nous fûmes deux.

C'est dans le préau quadrangulaire de la prison, le cimetiéreux préau aux murailles nues, car un arbre est un moyen d'escalade et l'obsession des évasions possibles régit ici tout (on ne vous laisse couper votre viande, on n'admet le barbier, que le gardien présent), que j'entendis pour la première fois parler de ma mise en liberté. Le bruit en courait, me dit Diomède. D'innombrables amis venaient se heurter aux grilles, beaucoup passant en se proclamant mes avocats, constituant le plus vaste comité de défense dont on eut jamais entendu parler. Je faisais vraiment un service de messenger entre ma cellule et le parloir, m'éreintant à ce jeu de barres incessamment renouvelé. C'étaient d'innombrables explications de part et d'autre sur les causes et les acteurs de cette arrestation et de cette accusation dont l'étrange caractère apparaissait de plus en plus, comme les linéaments d'une épreuve photographique plongée dans le bain d'argent. Eux aussi affirmaient la libération prochaine.

Bref, on disait que le Ministre de la Justice l'avait ordonnée. Les motifs du mandat d'amener : « Efferves-

cence des esprits, danger de voir se renouveler les faits » avaient disparu. Depuis l'adoption du Suffrage universel avec vote plural, une grande paix était descendue sur le pays, une paix de Dieu en accord avec l'incomparable printemps où baignait mollement la Nature, en accord avec le doux soleil qui ne se lassait pas de la glorifier de sa dorure.

Le jeudi après-midi on m'appela chez le directeur, M. Stas, dont la débonnaire bienveillance et la cordiale bonhomie avaient masqué les tristes rigueurs pénitenciaires qui m'avaient été infligées. Il avait reçu les pièces, il me l'annonça d'un visage heureux. Je lui exprimai mes regrets de rompre si promptement des relations devenues en si peu de temps étroites, puisque j'avais trouvé chez lui le lit et la table à défaut du reste. Je remontai faire mon petit paquet, j'allai au greffe reprendre mes bibelots<sup>1</sup>, mon argent et ma montre, je donnai quittance de ma personne sur le livre d'écrou, et je replongeai dans l'air libre, ce qui me fit moins d'effet que ne le proclament les chansons.

Chez moi, des embrassades, des cris de joie, des poignées de main, quelques larmes, des roses, et l'immense amoncellement des cartes, des lettres, des journaux, jetés à poignées, inspiration charmante ! comme des pétales de fleurs sur le chemin d'un triomphateur ou des confetti en signe de joie à la tête d'un masque fêté.

Le lendemain, ce fut au Palais, colombier où depuis trente trois-ans je niche en ramier fidèle, vraie demeure de mon esprit, volontaire prison de mon activité et de ma vie. Ils furent là en robe, mes Confrères, pour accueillir au seuil même du temple, le vétéran qui, ému du retour, en gravissait les marches et se demandait comment la Justice s'était, tout-à-coup, retournée contre son habituel et fidèle serviteur. Ils le menèrent au Barreau de Cassation où d'autres l'attendaient, affirmant la solidarité touchante des soldats du Droit, voulant que ces incidents, en apparence grevés de la mesquinerie des joies individuelles, prissent la grandeur des sentiments nobles, des intérêts élevés qui y sont engagés et qui seuls leur donnent la dignité véritable.

« Nous sommes heureux de vous revoir, dit M<sup>e</sup> Paul Janson. Notre vieille prison des Petits-Carmes gardera le souvenir inoubliable des deux jours et des deux nuits que vous avez passés dans ses murs. Votre absence au Palais a été un vide. Ceux qui vous connaissent, qui savent votre caractère, votre droiture, votre loyauté et votre courage, n'ont pas cru un seul instant à l'accusation portée contre vous. »

Et M<sup>e</sup> Alexandre Braun :

« Je tiens à m'associer à ces paroles, au nom de ceux de vos confrères qui s'honorent spécialement de votre

amitié et qui, sans acception de parti ni d'opinion politique, ont été formés à votre école professionnelle. Ceux-là, mieux que personne, connaissent votre état d'âme. Ceux-là savent que, dans un cœur comme le vôtre, il n'y a pas de place pour les pensées et les mobiles misérables qu'on vous a prêtés. Nous nous sommes dit : Il n'est pas possible qu'un homme tel qu'Edmond Picard rentre au Palais sans que ses amis accourent à sa rencontre, les mains tendues, et affirment, dans un élan spontané, l'affection et le respect qu'ils lui portent. »

\*  
\* \*

J'ai intitulé ce récit : CONTE MORAL. Et, en effet, les moralités qui en émanent sont variées. Si tout conte moral, digne de ce nom, finit par le triomphe de la victime, il s'achève par l'énumération de ses récompenses. J'en eus et des plus savoureuses, au moins d'après la commune envie. La presse du monde entier « a retenti de mon nom » ! Je n'ai plus rien à envier à Sarah Bernhardt ou à Stanley. Géraudel s'est écrié que pareille réclame vaut au bas mot un million ! *Le Figaro* a donné ma biographie. J'ai eu mon petit billet du matin dans le *Gil Blas*. *La Chronique* a fait une chanson sur mon aventure. Toutes les palmes, toute la lyre !

J'ai mangé du sucre candi  
Dans les feuilletons du lundi.



J'ai écrit quelques livres, qu'on veut bien trouver bons, généralement. Je me pique de quelque éloquence. J'ai fait quelques découvertes enrichissant le Droit. Jamais mes œuvres ne m'ont procuré tant de gloire que cette arrestation qui d'abord eut pu faire pleurer, et qui finit par faire rire.

Et cette fleur, orchidéeenne, du plus pur contemporain poète, à garder à jamais dans l'album des souvenirs :

Paris, mercredi.

Ah ! mon cher Picard, comme vous vous trouvez partout où il faut être, même en prison : rien, de beauté, de justice, cette seule pensée, n'est, à quoi vous n'apparteniez, esprit et homme.

Toutes les mains d'ici pressent fervemment la vôtre et vous souhaitons le moins d'ennui.

Votre ami, STÉPHANE MALLARMÉ.

Mais il est d'autres rémunérations plus hautes parce qu'elles touchent à de plus hauts intérêts. N'est-ce pas une récompense d'assister à l'affaïsement politique honteux de cette vieille Doctrine contre qui j'ai fait il y a trente ans le serment d'Annibal ? Elle a eu son 9 Thermidor ! Un Doctrinicide ! soit à l'actif comme homicide, soit au passif comme suicide. On l'a vue, ajoutant à la défaite, la honte de ses maréchaux désertant le chef qui les avait com-

mandés et menés à la victoire des appétits durant un demi-siècle, cherchant déjà quelles dotations ils pourront obtenir sous le régime nouveau. Palinodards ! qui font penser aux grands oiseaux migrateurs quittant les pays suivant les saisons, consultant les courants atmosphériques et sachant diriger leur vol suivant les climats. M. Frère n'a conservé avec lui que quelques fidèles honteux, qu'il ramène dans sa retraite navrante comme un piqueur tenant en laisse ses dernières levrettes, après une chasse à courre sans hallali. M. Woeste, s'en est allé, lui, déjà tout seul. Oui, c'est bien la fin d'un Empire, avec ses lâchetés et ses humiliations. Les guichets du Doctrinarisme sont assiégés par des gens qui retirent leurs fonds.

Et pourtant il sera sage de se défier et de ne pas croire la mort de la Doctrine sans résurrection possible. Il faudra peser sur son cercueil. Parti putréfié réduit à subir le Suffrage Universel, il va essayer de le corrompre. C'est dans l'ordre. Oh ! prenons garde à l'oubli des périls, à l'oubli des injures. Nous sommes le parti bêtement généreux qui pardonne les offenses et croit au repentir des exploiters. Gare la Doctrine incorrigible et perfide ! Elle reste encore force et faiblesse. Comme élément de domination, elle a la possession d'état, la mainmise sur les administrations, des complicités assurées partout. Elle a l'influence acquise, comme cer-

tains vieillards et comme certaines vieilles institutions. Elle tient l'argent. C'est là sa vraie force, car elle n'aurait plus rien, si elle n'avait pas l'argent. Sa faiblesse, c'est l'infériorité qui s'attache à tout ce qui est en décadence, à tout ce qui descend la pente, à tout ce qui est en train de finir et qui exhale déjà une odeur de mort.

Et d'autre part, n'est-ce pas aussi une récompense, immense, que de vivre assez pour voir se lever ce soleil populaire dont la chaleur a suffi pour ramener la paix et diluer dans la nation une fraternité depuis si longtemps absente. Car vraiment n'est-ce pas, depuis ce vote, nous nous sentons plus hommes parce que nous nous sentons plus frères. Certes tout n'est pas fini, mais quelle enjambée en avant, quelle transformation dans les âmes, ce champ mystique des vraies révolutions !

Ce fut, on s'en souviendra, par ce printemps radieux comme on n'en vit plus depuis des ans et des ans.

C'est la prédiction inspirée et émouvante de Zola dans *Germinal* : « Le soleil paraissait à l'horizon glorieux ! c'était un réveil d'allégresse... Un flot d'or roulait de l'Orient à l'Occident... Une chaleur de vie gagnait, s'étendait en un frisson de jeunesse où vibraient les soupirs de la terre, le chant des oiseaux, tous les murmures des eaux et des bois. Il faisait bon vivre, le vieux monde voulait vivre encore. »

Et chacun peut s'appliquer ces paroles de charité et de justice qui m'ont si souvent hantées :

« Ces ouvriers dont l'odeur de misère le gênait, il éprouvait le besoin de les mettre dans une gloire, de les montrer seuls grands, seuls impeccables, comme l'unique noblesse et l'unique force où l'Humanité pût se retremper... S'il fallait qu'une classe fût mangée, n'était-ce pas le Peuple vivace, neuf encore, qui mangerait la bourgeoisie épuisée de jouissances? Du sang nouveau ferait la société nouvelle! Et dans cette attente d'un envahissement des barbares régénérant les vieilles nations caduques, apparaissait la foi absolue à une révolution prochaine, LA VRAIE, celle des travailleurs, dont l'incendie embraserait la fin du siècle de cette pourpre de soleil levant qui saignait au ciel ! »

Oui, « en plein ciel, le soleil d'avril finissant rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes ; le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore ! encore ! De plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les noirs mineurs, enfouis dans les

charbonnages, frappaient, montaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient ! Une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissait pour les récoltes du siècle futur, et sa germination allait faire bientôt éclater la terre ! »

Ah ! qui doutera de la réalité prochaine d'une évolution trouvant pour s'annoncer de tels accents et un tel prophète ? Car il faut s'habituer à cette idée que les mots ont en eux une puissance de vie, qu'on ne dit pas impunément certaines choses, et que les préférer, à ce point saisissantes et sonores (non pas lui seulement, le Zola épique, mais d'autres et d'autres, incessamment se multipliant), c'est leur donner le don de naître et de s'imposer.

Ce fut longtemps pour l'ouvrier le ciel morne de l'hiver, la rage silencieuse des endurements sans nombre, les cris inutiles, les révoltes promptement étouffées, les courtes espérances brèves comme les journées de décembre, le froid, les privations, la tristesse. Mais voici que la compatissante Histoire annonce l'Équité et ses douceurs, comme avril ramène le vert printemps sous le ciel bleu. Et ils mettent en accord, ces simples, la joie de leurs âmes gonflées d'espérances avec la joie de la Nature gonflée de sucres vivifiants.

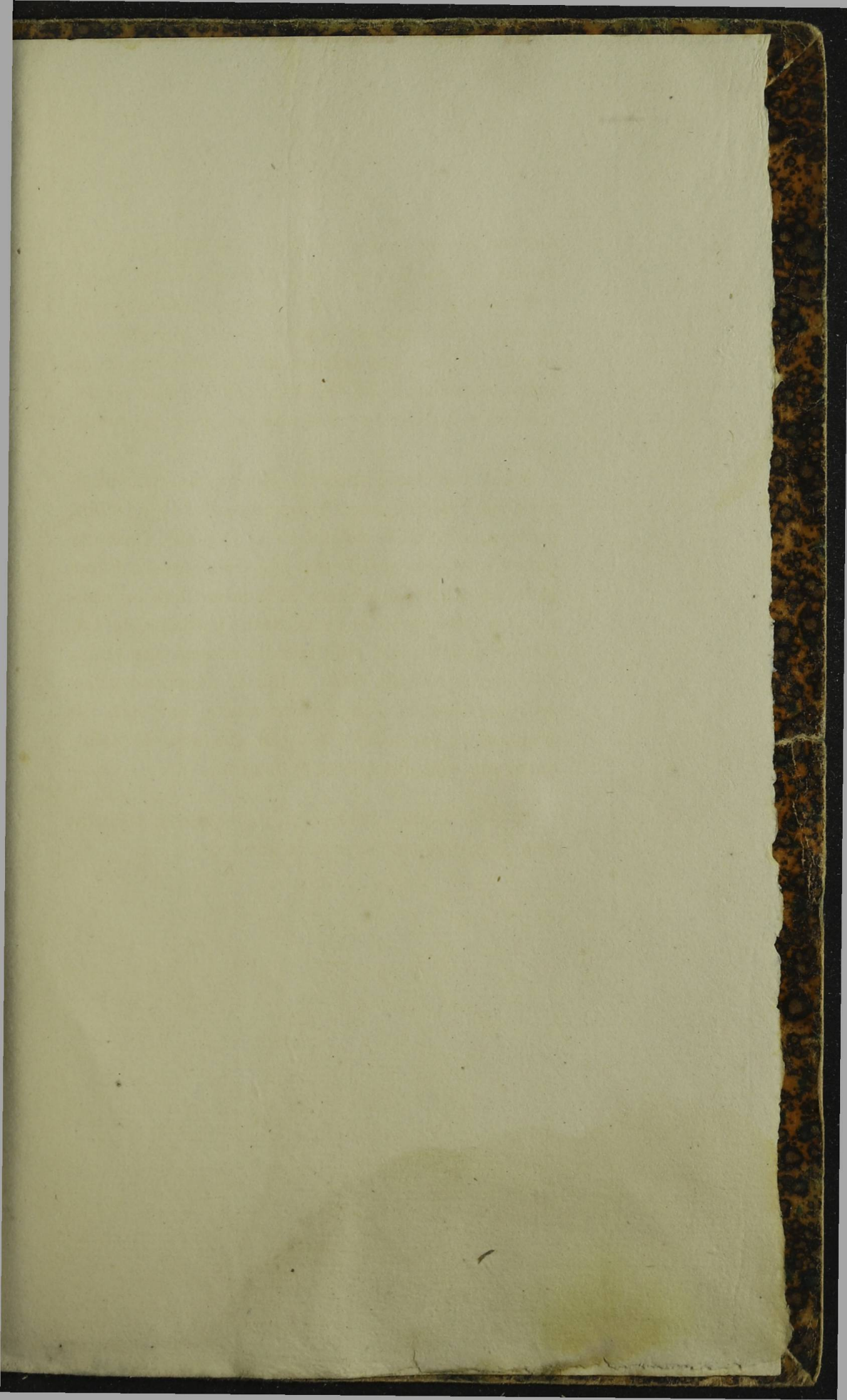
Certes souvent ils ont essayé leurs forces. En vain ?

Souvent ils ont essuyé la défaite. Qu'importe ! Cette défaite n'a pas rassuré leurs vainqueurs. La classe « dirigeante », qui ne dirige que les besoins de son égoïsme, fut envahie, après chaque victoire, des sourds malaises des lendemains de massacre et de grève, regardant si la fin n'était pas là quand même, inévitable, au fond du grand silence fait par la répression.

Quand une classe apparaît, non pas simplement en rêve, mais avec de tels commencements de réalisation pratique, c'est à elle qu'appartient l'avenir ! C'est elle qui est marquée par le Destin pour les transformations et la domination prochaine. Il faut que tous se résignent à cette invasion de soi-disant barbares, de soi-disante racaille, non plus latérale comme aux temps de l'empire romain, mais verticale, montant des dessous sacrifiés de notre ordre social, qui, lui, est vraiment la barbarie ! C'est elle qui sera le salut, parce que c'est elle qui est la Justice !

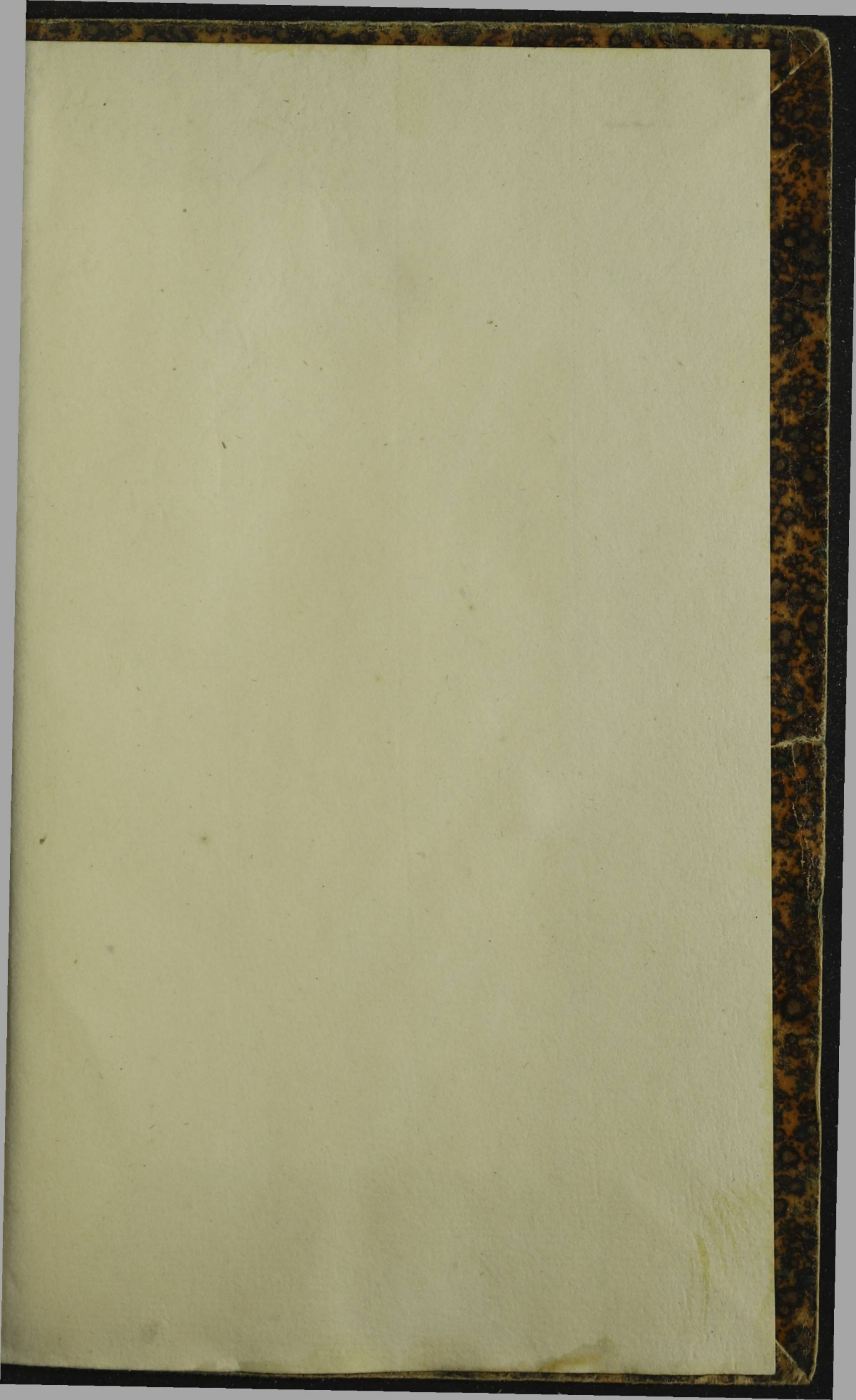
Et voilà à quoi, finalement, je pensais en écrivant mes QUARANTE-HUIT HEURES DE PISTOLE.

1894 quel esprit fin, juste, plein  
d'idées utiles, quelle  
bonne lettre dont je me  
souviens comme des  
heures passées en la re-  
grettant ! on ne  
s'attendait pas à  
il en attendant # petite amie  
EB









Abonné lors de l'incendie  
au Ministère

